



Alain Lamoliatte

L'araignée

Claire Werner visitait le Château de Gleichen dans la province de Thuringe à côté de la ville de Gotha. Sa fille adorait les histoires se déroulant à l'époque médiévale et l'immense tour carrée du château et ses remparts faits de briques rouges et grises étaient idéals pour aiguïser l'imagination de la petite Maria. Depuis leur arrivée, elle courait partout, touchait à tout au grand dam des conservateurs. Claire n'arrivait pas à la tenir, mais qu'aurait-elle pu dire à une enfant de huit ans qui n'avait connu que les horreurs de la guerre en cette journée du quatre mars 1945 ? Au moins aujourd'hui elle souriait ce qui ne lui était plus arrivé depuis qu'elle avait appris la mort de son papa tué si loin d'elle par des hommes qu'elle ne connaissait pas. Il était tombé à Stalingrad lui avait dit sa mère. Mais c'était où Stalingrad ?

Claire regardait la vue par la fenêtre de la tour la plus haute de la région. Dieu que la nature était belle. Elle ne voyait que du vert qui ondulait de crêtes en crêtes jusqu'à dix kilomètres devant elle. Soudain elle ne vit plus rien, ou plutôt si, il lui sembla apercevoir un éclair et puis le néant. Instantanément une onde de choc la projeta au sol fracassant les vitres heureusement ouvertes. Puis ce fut le bruit, immense, énorme, enveloppant et effrayant et enfin une vague de chaleur tellement intense que les dentelles de son col Claudine brûlèrent. Un liquide chaud, poisseux au goût métallique coulait sur ses lèvres. Elle saignait du nez et avait mal à la tête. Sa première pensée fut pour sa fille. Où était-elle ?

- Maria, Maria, cria-telle, mais elle n'entendit pas ses cris, elle n'entendait plus.

L'or qui recouvrait le génie au sommet de la colonne de la victoire brillait comme la chevelure du copilote. Ce vingt-six avril 1945, Hanna Reitsch rejoignait Berlin encerclé par les troupes soviétiques, en compagnie du général Robert Ritter Von Greim. Alors qu'ils entamaient leur descente, une balle perdue traversa le fuselage du Fieseler Fi 156 Storch et pénétra dans la jambe de Von Greim. Perdant beaucoup de sang, il s'évanouit ce qui obligea Hanna à prendre les commandes par-dessus son épaule.

Arrivé en vue de la Charlottenburger Chaussee, la porte de Brandebourg dans son

dos, le petit monomoteur déchira la torpeur dans le centre-ville de Berlin.

- La tour ici Condor, demande autorisation d'atterrissage.

- Condor, ici la tour, l'aviation soviétique est occupée par la Luftwaffe à l'est de la ville. Vous pouvez atterrir. Cap au 00, volez à trente mètres.

- La tour, mon pilote est blessé et inconscient, je demande à être récupérée d'urgence au niveau de la porte de Brandebourg.

- Reçu Condor, une VW vous attend, vous allez y arriver ?

- Vous savez à qui vous parlez au moins ?

Pilote d'essai de la Luftwaffe à la base de Rechling, Hanna Reitsch était la seule femme décorée de la croix de fer de première classe et détentrice de plusieurs records de vol sur différents appareils. Elle faisait partie du cercle restreint des officiers appréciés par le Führer lui-même. Sa présence aujourd'hui, outre le fait qu'elle accompagnait le général dont Hitler allait faire le nouveau chef de la Luftwaffe, à la place de Goering, avait pour but de prouver qu'un appareil pouvait se poser aux abords de la chancellerie dans le cas où les dirigeants du troisième Reich auraient besoin d'une évacuation d'urgence. Elle avait insisté pour faire le voyage elle-même depuis le nord du pays. Elle souhaitait convaincre le Führer de fuir la capitale à son bord.

A peine posés, le général et elle-même furent embarqués dans une Kubelwagen et emmener en toute hâte au Führer Bunker. Au loin on entendait les coups de l'artillerie soviétique qui déchiraient l'air. Les rues étaient désertes, l'atmosphère lourde et même les arbres du Tiergarten avaient un aspect gris et triste. Bien qu'elle ne se fût jamais départie de son beau sourire et d'un optimisme à toute épreuve, Hanna se sentit envahie par la tristesse. La dernière fois où elle était venue à Berlin, une foule en liesse lançait des pétales de rose devant la voiture du Führer en personne dans laquelle elle paradait sur Unter Den Linden.

Elle fut immédiatement conduite auprès du Führer tandis que le général Von Greim fut soigné par le médecin particulier

d'Hitler. Les couloirs du bunker étaient sombres ce qui ne fit qu'augmenter l'état de stress d'Hanna. Le chef du troisième Reich l'accueillit avec un large sourire et Eva Braun lui sauta au cou.

- Hanna, quelle joie de vous voir. Nous manquons sérieusement de présence féminine ici.

Reitsch surprise retrouva son aplomb et salua son guide comme il se devait par le salut Nazi.

- Heil Hitler. Comme je vous l'avais promis, mon Führer, j'ai réussi à poser mon avion sur la Charlottenburger Chaussee, ce qui veut dire que je peux redécoller et vous emporter loin d'ici. Vous n'avez qu'un ordre à donner.

- Je ne fuirais pas capitaine Reitsch. Je vous l'ai déjà dit. Que penseraient les Berlinoïsi leur chef les abandonnait en pleine bataille. Non, si nous voulons vaincre les bolcheviques, et nous les vaincrons, je dois rester à la tête de mes troupes.

Hitler était très marqué par la maladie et les traitements qui allaient avec. Il était de notoriété publique que son médecin l'abreuvait de drogues pour soulager ses douleurs stomacales, mais aussi pour qu'il tienne encore debout. Les antalgiques mélangés aux amphétamines lui avaient fait prendre vingt ans depuis la dernière fois où Hanna l'avait rencontré.

- Nous allons nous marier, je suis ravi que vous assistiez à la cérémonie, lui dit Eva.

- C'est merveilleux, madame, félicitation et à vous aussi mon Führer, je suis folle de joie.

- Allons, ne croyez-vous pas que nous avons des affaires plus importantes à régler ; dit Hitler ; comment va Von Greim ?

- Il va s'en sortir. Il est fort, comme vous mon Führer.

- Un peu plus que moi, j'espère pour lui.

- Vous avez quelque chose à lui annoncer, lui dit Bormann, le chef du parti national socialiste et second d'Hitler depuis que Goering était entré en disgrâce.

- En effet, allons le voir.

Depuis 1939 Von Greim commandant en chef du cinquième corps aérien, avait fait la campagne de Pologne, la bataille de France, où il fut nommé général de corps

d'armée aérienne et la bataille d'Angleterre. En 1942, à la tête de la Luftwaffe sur le front de l'Est, il est nommé général d'armée aérienne.

Von Greim était allongé à l'infirmierie du bunker. Bien que très pale, il avait perdu beaucoup de sang, il se leva pour saluer son chef.

- Heil Hitler, je suis désolé mon Führer de me présenter à vous dans cet état.

- Pourquoi ? Vous voilà en héros encore une fois. Vous n'êtes pas sans savoir qu'il y a quatre jours Goering, cet imbécile, a cru que je voulais négocier une reddition auprès des américains. Il a donc pris l'initiative d'envoyer un émissaire auprès d'Eisenhower. Dès que j'ai appris cela, je l'ai fait mettre aux arrêts. Il est en résidence forcée au Berghof. J'ai

donc décidé de vous nommer Generalfeldmarschall chef de la Luftwaffe à sa place.

- C'est un honneur mon Führer, soyez assuré de ma loyauté et de ma dévotion.

- Dès que possible vous repartirez avec le capitaine Reitsch car la guerre continue.

- A vos ordres mon Führer.

- Bon, je vous laisse. Bormann va vous faire un point exhaustif de la situation. Sachez néanmoins que, au cas où il m'arriverait quelque chose, j'ai désigné le Reichminister Joseph Goebbels comme mon successeur. Ça non plus Goering ne l'est plus. Mais je lui ai pardonné, je lui laisse la vie sauve, pour l'instant du moins.

Le 26 avril 1945 le général Heinrich Müller de la Gestapo avait rédigé un ordre de transport pour dix personnes au départ de Tempelhof. Il concernait les généraux SS Fegelein et lui-même, le général d'infanterie Burgdorf, l'amiral Newel, les commandants SS Betz, Stumpfegger, Gross, mais aussi Eva Braun, les Marschall Goering et Goebbels. Ces trois derniers ne prirent pas part au départ.

Les soldats sortirent discrètement du bunker par un des souterrains prévus à cet effet pour atterrir sous terre au niveau de la ligne de métro numéro six en direction de Tempelhof. Une Kubelwagen les attendait et les conduisit jusqu'à la sortie menant à l'aéroport en empruntant les voix. De là ils devaient encore parcourir deux cent cinquante mètres à l'air libre, sous les feux de l'artillerie

soviétique, pour atteindre l'entrée du terminal numéro un. Ils furent alors agréablement surpris de voir qu'un autre tunnel avait été creusé pour franchir ces derniers mètres.

Arrivés au terminal, des soldats de la Luftwaffe les prièrent de courir jusqu'à un avion Condor où ils embarquèrent et décollèrent immédiatement en direction de Barcelone en Espagne. Ce qu'ils ne savaient pas c'étaient que des effets personnels d'Hitler avaient été également embarqués au cas où le Führer aurait décidé de partir.

Le 28 avril 1945, le général Von Greim était suffisamment rétabli pour pouvoir quitter le bunker. Hitler ne voulait pas que son

nouveau chef de la Luftwaffe tombe aux mains des soviétiques. Toujours convaincu que la victoire étaient possible, il souhaitait envoyer le général plus au sud pour organiser les dernières résistances face aux troupes américaines. Il fit convoquer Hanna Reitsch.

- Capitaine, vous repartez immédiatement. Je veux que vous transportiez le général Von Greim à Berchtesgaden.

- Venez avec nous mon Führer. Utilisons cet avion pour nous rendre à Tempelhof et de là je vous emmène où vous voulez. Un condor, spécialement équipé pour vous, vous attend là-bas.

- Encore une fois, je ne fuirais pas. Si vous êtes incapable d'obéir à mes ordres, dites le moi. Je trouverais quelqu'un d'autre pour le faire à votre place.

- Excusez-moi mon Führer, je ne voulais pas vous offenser.

- C'est rien, nous sommes tous un peu nerveux. Maintenant partez, c'est un ordre.

- Heil Hitler.

- Heil.

Hanna récupéra le général Von Greim et sortit du bunker par la sortie ouest. Ils traversèrent la cour de la chancellerie sur cinquante mètres escortés par des soldats de la garde personnelle du Führer. Là ils découvrirent un tunnel plus récent et bien camouflé qui les conduisit jusqu'au Tiergarten. A découvert sur trente mètres, ils s'approchèrent d'un avion d'entraînement biplace Arado ar 96, convoyé par le capitaine Peter Baumgart.

Hanna embarqua et les gardes soulevèrent le général Von Greim et lui attachèrent sa ceinture. Heureusement que le moteur tournait et était chaud car au moment du décollage, une section de reconnaissance de l'infanterie soviétique arriva sur la Charlottenburger Chaussee. Ils observèrent médusé l'avion décoller. Les soldats allemands repartirent en direction du bunker pour donner l'alerte. (Greim sera capturé par les Américains dans le Sud de l'Allemagne qui l'emmenent à Salzburg. Là, apprenant qu'on prévoit de le livrer aux Russes, il se suicide le 24 mai 1945)

Le 29 avril 1945, à quatre heures du matin, Hitler convoqua sa secrétaire.

- Frau Traudl, prenez votre carnet de note, je vais vous dicter mon testament.

- Vous ne préféreriez pas qu'un homme de loi prenne vos dernières volontés, mon Führer ?

- Non, cela ne concerne pas la répartition de mes biens, mais de l'avenir de l'Allemagne.

- Un testament politique ? Je suis honorée que vous m'ayez choisie pour cette tâche.

- Bon asseyez-vous et ne parlez plus. Vous êtes prêtes ?

- Je vous écoute mon Führer.

Si nous devons être battus dans cette guerre, il ne pourra s'agir pour nous que d'une défaite totale. Nos adversaires en effet

ont claironné leur but en sorte que nous sachions que nous n'avons pas d'illusions à nourrir quant à leurs intentions. Qu'il s'agisse des Juifs, des bolchevistes russes ou de la meute de chacals qui aboient à leur suite, nous savons qu'ils ne poseront les armes qu'après avoir détruit, anéanti, pulvérisé l'Allemagne nationale-socialiste. Il est d'ailleurs fatal qu'un combat malheureux, dans une guerre comme celle-ci, où s'affrontent deux idéologies aussi contraires, ait pour conclusion une défaite totale. C'est un combat qui doit être mené, de part et d'autre, jusqu'à l'épuisement, et nous savons, en ce qui nous concerne, que nous lutterons jusqu'à la victoire ou jusqu'à la dernière goutte de sang.

Cette pensée est cruelle. J'imagine avec horreur notre Reich écartelé par ses vainqueurs, nos populations livrées aux débordements des sauvages bolcheviks et des gangsters américains. Cette perspective ne m'ôte pas la foi invincible que j'ai dans l'avenir du peuple allemand. Plus nous souffrirons, et plus sera éclatante la résurrection de l'éternelle Allemagne ! La particularité qu'a l'âme allemande d'entrer en léthargie lorsque son affirmation menace l'existence même de la nation nous servira une fois de plus. Mais, moi personnellement, je ne supporterais pas de vivre dans cette Allemagne de transition qui succéderait à notre Illème Reich vaincu. Ce que nous avons connu en 1918 en faits d'ignominie et de trahison ne serait rien par comparaison à ce qu'il faudrait imaginer. Comment concevoir qu'après douze ans de

National-Socialisme une telle éventualité pourrait se produire ? Comment concevoir que le peuple allemand, privé désormais de l'élite qui l'a conduit aux sommets de l'héroïsme, pourrait, durant des années, se vautrer dans la fange ?

Quel mot d'ordre en ce cas, quelle règle de conduite pour ceux dont l'âme sera demeurée inébranlablement fidèle ? Replié sur lui-même, meurtri, ne vivant plus qu'en veilleuse, le peuple allemand devrait s'efforcer de respecter spontanément les lois raciales que nous lui avons données. Dans un monde qui sera de plus en plus perversi par le venin juif, un peuple immunisé contre ce venin doit finir à la longue par l'emporter. De ce point de vue, le fait d'avoir éliminé les Juifs d'Allemagne et de l'Europe centrale demeurera un

titre de reconnaissance durable à l'égard du National-Socialisme. La seconde préoccupation doit consister dans le maintien de l'union indissoluble entre tous les Allemands. C'est quand nous sommes tous réunis que nos qualités s'épanouissent : C'est quand nous cessons d'être des Prussiens, des Bavarois, des Autrichiens ou des Rhénans pour n'être plus que des Allemands. Les Prussiens, en prenant l'initiative de rassembler les Allemands dans le Reich de Bismarck, ont permis à notre peuple de s'affirmer; en l'espace de quelques décennies, comme le premier peuple du continent. Moi-même, en les unissant tous dans le Illème Reich national-socialiste, j'ai fait d'eux les bâtisseurs de l'Europe. Quoi qu'il arrive, les Allemands ne doivent jamais oublier que l'essentiel pour eux sera d'éliminer toujours les éléments de

discorde entre eux et de rechercher avec une infatigable persévérance ce qui porte à les unir.

Pour ce qui est de l'étranger, il est impossible d'établir des règles rigides, car les données du problème changent constamment. J'écrivais, il y a vingt ans, qu'il n'y avait que deux alliés possibles, en Europe, pour l'Allemagne : L'Angleterre et l'Italie. La façon dont le monde a évolué au cours de cette période n'a pas permis d'incarner dans les faits la politique qui, logiquement, eût dû naître de cette constatation. Si les Anglais avaient encore la puissance impériale, ils n'avaient déjà plus les qualités morales nécessaires pour conserver leur empire. Apparemment, ils dominaient le monde. En fait, ils étaient eux-mêmes dominés par la juiverie. L'Italie,

elle, avait renoué avec les ambitions de Rome.

Elle en avait les ambitions, mais sans les autres caractéristiques d'une âme fortement trempée et la puissance matérielle. Son seul atout, c'était d'être dirigée par un vrai Romain. Quel drame pour cet homme ! Et quel drame pour ce pays ! Pour les peuples, aussi bien que pour les hommes, il est tragique d'avoir des ambitions privées du support matériel indispensable, privées à tout le moins de la possibilité de créer ce support.

Reste la France. J'ai écrit il y a vingt-cinq ans ce que j'en pensais. La France demeure l'ennemie mortelle du peuple allemand. Sa déliquescence et ses crises de nerfs ont pu parfois nous porter à minimiser l'importance de ses gestes. Fût-elle toujours plus

faible, ce qui est dans l'ordre des probabilités, cela ne doit rien changer à notre méfiance. La puissance militaire de la France n'est plus qu'un souvenir, et il est certain que de ce point de vue-là elle ne nous inquiétera plus jamais. Cette guerre, quelle que soit son issue, aura du moins le mérite de faire passer la France au rang de puissance de cinquième ordre. Si elle demeure néanmoins dangereuse pour nous, c'est par son potentiel illimité de corruption et par son art de pratiquer le chantage. Donc, méfiance et vigilance. Que les Allemands prennent garde de ne jamais se laisser endormir par cette sirène !

Si l'on ne peut, en ce qui concerne l'étranger, s'en tenir à des principes rigides, car il y a toujours lieu de s'adapter aux circonstances,

il est en tout cas certain que l'Allemagne recratera toujours ses amis les plus sûrs parmi les peuples foncièrement résistants à la contagion juive. Je suis persuadé que les Japonais, les Chinois et les peuples régis par l'Islam seront toujours plus proches de nous que la France, par exemple, en dépit de la parenté du sang qui coule dans nos veines. Le malheur veut que la France ait dégénéré au cours des siècles et que ses élites aient été subverties par l'esprit juif. Cela a pris de telles proportions que cela est irréparable. La France est condamnée à faire une politique juive.

En cas de défaite du Reich, et en attendant la montée des nationalismes asiatiques, africains et peut-être sud-américains, il ne restera dans le monde que deux puissances

capables de s'affronter valablement: les États-Unis et la Russie soviétique. Les lois de l'histoire et de la géographie condamnent ces deux puissances à se mesurer, soit sur le plan militaire, soit simplement sur le plan économique et idéologique. Ces mêmes lois les condamnent à être les adversaires de l'Europe. L'une et l'autre de ces puissances auront nécessairement le désir, à plus ou moins courte échéance, de s'assurer l'appui du seul grand peuple européen qui subsistera après la guerre — le peuple allemand. Je le proclame avec force : Il ne faut à aucun prix que les Allemands acceptent de jouer le rôle d'un pion dans le jeu des Américains ou des Russes.

Il est difficile de dire en ce moment ce qui peut être le plus pernicieux pour nous, sur le plan idéologique, de l'américanisme enjuivé

ou du bolchevisme. Les Russes, en effet, sous la contrainte des événements, peuvent se dégager complètement du marxisme juif pour ne plus incarner dans son expression la plus féroce et la plus sauvage, que l'éternel panslavisme. Quant aux Américains s'ils, ne parviennent pas à secouer rapidement le joug des Juifs new-yorkais (qui ont l'intelligence du singe qui scie la branche sur laquelle il est perché), eh bien, ils ne tarderont pas à sombrer — avant même d'avoir atteint l'âge de raison. Le fait qu'ils allient tant de puissance matérielle à tant de labilité d'esprit évoque l'image d'un enfant atteint de gigantisme. L'on peut se demander si, dans leur cas, il s'agit d'une civilisation-champignon, destinée à se défaire aussi vite qu'elle s'est faite.

Si l'Amérique du Nord ne réussit pas à construire une doctrine un peu moins puérile que celle qui lui sert actuellement de morale passe-partout, à base de grands principes creux et de science dite chrétienne, l'on peut se demander si elle demeurera longtemps un continent à prédominance de blancs. Il serait démontré que ce colosse aux pieds d'argile était tout juste capable, après une montée en flèche, de travailler à son autodestruction. Quel prétexte pour les peuples de race jaune devant ce subit effondrement ! Du point de vue du droit et de l'histoire, ils auraient exactement les mêmes arguments (ou la même absence d'arguments) qu'avaient les Européens du XVIème siècle pour envahir ce continent. Leurs masses prolifiques et sous-alimentées leur confèrent le seul droit que reconnaissent l'histoire, le droit qu'ont des

affamés d'apaiser leur faim — à condition que ce droit soit appuyé par la force !

Aussi bien, dans ce monde cruel où les deux grandes guerres nous ont replongés, il est bien évident que les seuls peuples blancs qui aient des chances de survivre et de prospérer seront ceux qui savent souffrir et qui gardent le courage de lutter, même sans espoir, jusqu'à la mort. Ces qualités, seuls pourront y prétendre les peuples qui auront été capables d'extirper d'eux-mêmes le mortel poison juif.

Plus de trente années se sont écoulées depuis 1914, lorsque j'ai modestement servi en tant que volontaire au cours de la première guerre mondiale, à laquelle le Reich a été forcé.

Durant ces trois décennies l'amour et la loyauté à mon peuple ont dirigé toutes mes pensées, toutes mes actions et toute ma vie. Ils m'ont donné la force de prendre les décisions les plus difficiles auquel un homme n'a jamais été confronté. Durant ces trois décennies j'ai perdu ma vitalité et ma santé.

Il est faux de dire que j'ai, ou que n'importe qui d'autre en Allemagne, ait voulu la guerre en 1939. Elle a été voulue et provoquée uniquement par les hommes d'État internationaux d'origine juive ou travaillant pour les intérêts juifs. J'ai fait trop d'offres pour la limitation et le contrôle des armements, que la postérité ne pourra pas toujours ignorer lâchement, pour que la responsabilité de cette guerre puisse m'en incomber. Je n'ai jamais souhaité non plus, après l'épouvantable

première guerre mondiale, qu'il y en ait une seconde contre l'Angleterre ou l'Amérique. Les siècles passeront, mais des ruines de nos villes et de nos monuments la haine grandira à nouveau contre les gens ultimement responsables et que nous devons remercier pour tout ceci : La communauté juive internationale et ses hommes de main.

Seulement trois jours avant le début de la guerre contre la Pologne j'ai proposé une solution au problème germano-polonais à l'ambassadeur britannique en poste à Berlin — Un contrôle international, comme dans le cas de la Saar. Cette offre, elle aussi, ne peut être oubliée. Elle a été rejetée uniquement parce que la clique au pouvoir en Angleterre a voulu la guerre, partiellement pour des raisons commerciales et partiellement parce

qu'elle a été influencée par la propagande de la communauté juive internationale.

Je n'ai laissé personne dans le doute en disant que si les peuples d'Europe étaient traités une fois encore comme de simples marchandises dans les mains de ces financiers et conspirateurs internationaux, alors la responsabilité du massacre devrait être portée par les seuls vrais coupables : Les juifs. Je n'ai laissé personne dans le doute non plus en disant que cette fois des millions d'enfants européens d'ascendance aryenne allaient mourir de faim, des millions d'hommes allaient être tués au combat, et des centaines de milliers de femmes et d'enfants seraient brûlés ou bombardés à mort dans nos villes sans que les vrais coupables soient tenus de s'expliquer, bien plus humainement.

Après six années de guerre qui, malgré tout revers, marqueront un jour l'Histoire comme la manifestation la plus glorieuse et la plus héroïque de la lutte pour l'existence d'une nation, je ne peux me résigner à abandonner la ville qui est la capitale de ce Reich. Puisque nos forces sont trop faibles pour résister à l'assaut de l'ennemi, et puisque notre résistance est avilie par des créatures qui sont comme aveugles tant elles manquent de discernement, je souhaite partager mon sort avec ces quelques millions d'autres qui ont aussi pris sur eux en restant dans cette ville. De plus, je ne tomberai pas aux mains de l'ennemi qui exige un nouveau spectacle, présenté par les juifs, pour le divertissement des masses hystériques.

J'ai donc décidé de rester dans Berlin et de choisir volontairement la mort quand je déterminerai que la position du Führer et de la Chancellerie elle-même ne peuvent plus être maintenue. Je meurs avec un cœur joyeux dans la connaissance des actions et des accomplissements incommensurables de nos paysans et ouvriers, et d'une contribution unique dans l'histoire de notre jeunesse qui porte mon nom.

Que je leur sois profondément reconnaissant est tout aussi évident qu'est mon souhait qu'ils n'abandonnent pas la lutte, mais que, partout, ils continuent à combattre les ennemis de la Patrie, fidèles aux idéaux du grand Clausewitz. Par les sacrifices de nos soldats et ma propre camaraderie avec eux dans la mort, une semence a été semée dans l'histoire

allemande qui engendrera un jour la glorieuse renaissance du mouvement National-Socialiste au sein d'une nation véritablement unie.

Beaucoup de nos hommes et de nos femmes les plus courageux ont juré de lier leurs vies à la mienne. J'ai demandé, et ai finalement ordonné, qu'ils ne le fassent pas mais qu'ils prennent part dans le combat à venir pour la nation. Je demande aux chefs de l'Armée, de la Marine et de l'Armée de l'air de fortifier l'esprit de résistance National-Socialiste de nos soldats par tout moyen possible, en mettant spécialement l'accent sur le fait que moi, en tant que fondateur et créateur de ce mouvement, préfère la mort à la démission lâche ou même à la capitulation.

Puisse devenir un point d'honneur pour les futurs officiers de l'Armée de Terre allemands, comme ça l'est déjà dans notre Marine, que la reddition d'un district ou d'une ville est absolument hors de question et que, au-dessus de tout, les commandants doivent être un brillant exemple de dévouement fidèle au devoir jusqu'à la mort.

Avant ma mort, je renvoie l'ancien Reichsmarschall Hermann Göring du Parti et lui retire tous les droits qui lui avaient été conférés par le décret du 29 juin 1941 et par ma déclaration au Reichstag du 1er septembre 1939. A sa place je nomme l'Amiral Donitz comme Président du Reich et Commandant Suprême des Forces Armées.

Avant ma mort, je renvoie l'ancien Reichsführer des SS et le Ministre de

l'Intérieur Heinrich Himmler du Parti et tous ses officiers de l'État. A sa place je nomme le Gauleiter Karl Hanke comme Reichsführer des SS et Chef de la Police allemande, et le Gauleiter Paul Giesler comme Ministre de l'Intérieur.

Du fait de leur déloyauté envers moi, Göring et Himmler ont causé une honte irréparable à la nation entière en négociant secrètement avec mon ennemi, à mon insu et contre ma volonté, et aussi en tentant de s'emparer illégalement du contrôle de l'État.

Afin de fournir au peuple allemand un gouvernement d'hommes honorables qui rempliront la tâche de continuer la guerre par tous les moyens à leur disposition, moi, le Führer de la nation, je nomme les membres suivants du nouveau cabinet :

Président du Reich : Donitz

Chancelier du Reich : Dr Goebbels

Ministre du Parti : Bormann

*Ministre des Affaires Etrangères : Seyss-In-
quart*

Ministre de l'Intérieur : Gauleiter Giesler

Ministre de la Guerre : Donitz

*Commandant suprême de l'Armée : Schor-
ner*

*Commandant suprême de la Marine : Do-
nitz*

*Commandant suprême de l'Armée de l'air :
Greim*

*Reichsführer des SS et Chef de la Police alle-
mande : Gauleiter Hanke*

Commerce: Funk

Agriculture: Backe

Justice : Thierack

Culture : Dr Scheel

Propagande : Dr Naumann

Finances : Schwerin-Crossigk

Travail : Dr Hupfauer

Munitions : Saur

*Chef du RAD et Ministre sans portefeuille :
Dr Ley*

Bien que plusieurs de ces hommes, y compris Martin Bormann, le Dr Goebbels et d'autres avec leurs femmes m'ont rejoint de leur propre initiative, ne souhaitant pas quitter la capitale dans aucune circonstance et s'étant préparé à mourir avec moi, je les implore d'accéder à ma requête en plaçant le bien-être de la nation au-dessus de leurs propres sentiments. Par leur travail et leur compagnie loyale ils resteront aussi proches de moi après ma mort que j'espère que mon

esprit continuera à demeurer parmi eux et les accompagnera toujours. Qu'ils soient sévères mais jamais injustes et ne les laissez jamais, par-dessus tout, permettre que la peur préside leurs actions, plaçant l'honneur de la nation au-dessus de tout ce qui existe sur Terre. Puissent-ils, finalement, se rappeler toujours que notre tâche, la consolidation d'un État National-Socialiste, représente le travail des siècles à venir, et que chaque individu doit subordonner son propre intérêt au bien commun. Je demande à tous les Allemands, à tous les Nationaux-Socialistes, hommes et femmes, et tous les soldats de la Wehrmacht, de rester fidèles et obéissants jusqu'à la mort au nouveau gouvernement et à son Président.

Par-dessus tout, j'enjoins le gouvernement et le peuple à soutenir au maximum les lois raciales et à résister de manière impitoyable à l'empoisonneur de toutes les nations, la communauté juive internationale.

Berlin, 29 avril 1945, à 4 heures du matin

Adolf Hitler

Témoins :

Dr Joseph Goebbels Wilhelm Burgdorf

Martin Bormann — Hans Krebs

La secrétaire tapa à la machine le testament. Hitler le relu, fit quelques corrections et trois exemplaires en furent établis, qui furent confiés à autant de messagers, le SS

Standartenführer Wilhelm Zander, le commandant Willy Johanmeier et un haut fonctionnaire du ministère de la Propagande, Heinz Lorenz, chargés de les transmettre respectivement au grand amiral Donitz, qui dirigeait le réduit allemand dans le nord du pays, au maréchal Schörner, qui commandait une armée en Bohême et un exemplaire aux archives du Parti, à Munich. Dans l'effondrement du Reich, aucun d'entre eux ne parvint à remplir sa mission. Tous dissimulèrent alors les papiers compromettants dont ils étaient devenus dépositaires.

Une quatrième version fut réalisée sur un microfilm dont Bormann se chargea. A l'issu Hitler réuni son état-major.

- Maintenant, vous avez compris que je ne reviendrais pas sur ma décision. Si je

survis, les américains et les russes retourneront le monde pour me retrouver et vous ne pourrez pas exécuter les plans prévus.

- Je reste persuadé mon Führer que nous pouvons encore vous exfiltrer. Tous les pions sont en place et nos plans pour reconstruire le parti Nazi ailleurs qu'en Allemagne sont en béton. Les forces judéo bolcheviques ne réussiront jamais à vous capturer. Nos plans ne peuvent se faire sans vous ; dit Goebbels.

- Vous disiez déjà cela quand nous avons commencé à perdre des batailles. Vous disiez que jamais l'Allemagne ne serait sous le jouc des bolcheviques. Et vous voyez où nous en sommes ? Ma personne a cristallisé la colère des grandes puissances. La vôtre et celle d'Himmler aussi, d'ailleurs. C'est pour cela que seul Bormann se rendra chez nos

alliés et mettra en œuvre la revanche du Reich. Les autres, vous ferez ce que vous pouvez pour survivre. Les plus couards se laisseront prendre pour faire gagner du temps à l'araignée, les autres me suivront dans la mort. Mais tout devra se réaliser demain. Après demain, vous ferez annoncer à la radio mon décès. Nos ennemis vont perdre du temps à rechercher ma dépouille. Je compte sur vous pour leur compliquer la tâche. Bor-mann, vous avez tous les contacts, les lieux et les moyens ?

- Oui mon Führer. Votre vengeance aura lieu, j'en fais mon unique but à compter d'aujourd'hui.

- D'accord, reposez-vous un peu, cet après-midi je me marie, alors permettez-moi de vous fausser un peu compagnie.

L'après-midi, Adolf Hitler était en grande tenue de général de la Luftwaffe. Eva Braun portait une robe bleue et un collier de perle. Elle était resplendissante. Dans la pièce il y avait également Joseph et Martha Goebbels, Martin Bormann le chef de la chancellerie et Junge Traudl, la secrétaire du Führer.

Seul Walter Wagner ne faisait pas partie du sérail. Il avait été emmené là par la Gestapo à la demande expresse d'Hitler. Conseiller municipal, chargé de l'urbanisme et de la famille, il était là pour présider la cérémonie de mariage.

- Excusez-moi, mon Führer, je suis obligé de prononcer les phrases telles qu'elles sont prévues, sinon le mariage ne sera pas valide.

- Faites ce que vous avez à faire, vous êtes là pour ça.

- Adolf Hitler, voulez-vous prendre pour épouse Eva Anna Paula Braun ici présente.

- Je le veux.

- Eva Anna Paula Braun, voulez-vous prendre pour époux Adolf Hitler ici présent.

- Je le veux.

- Au nom du Führer Adolf Hitler, je vous déclare mari et femme.

Eva rit, Hitler fut gêné mais ne voulut rien laisser transparaître. Eva n'avait pas eu d'occasions de rire ces derniers jours.

- Si vous voulez bien signer le registre de mariage.

Hitler signa et Eva signa : « Eva B... », elle se ravisa, barra le « B » et écrivit « Hitler ».

Enfin les quatre témoins signèrent à leur tour le registre, puis une courte collation fut donnée en présence des officiers et civils les plus proches du couple.

Toute la journée, les personnels du bunker saluaient Eva d'un « Guten Tag Fräulein Braun », ce à quoi elle répondait à chaque fois gentiment mais fermement et fièrement, « nein Frau Hitler ».

Le 30 avril 1945 à quinze heures, dans l'antichambre du couple Hitler, Eva portait encore une fois sa robe bleue et son collier de perle.

- Je n'ai aucun doute Adi, je t'ai promis de te suivre dans la mort et je ne regrette pas cette promesse. Ni les russes ni les américains ne nous sépareront.

- Et l'idée de ne pas avoir de sépulture, ça ne te dérange pas ?

- On en a déjà parlé. Je ne crois en aucun dieu. Si en fait, en toi. Une fois morte je fais cadeau de mon corps au peuple allemand. Tu es le peuple allemand, si tu penses que nos corps doivent être brûlés, alors qu'on les brûle.

- Tu ne cesseras jamais de me surprendre.

- Je m'appelle madame Hitler. Je suis la femme la plus forte et comblée d'Allemagne et du monde.

- Tiens, c'est de l'acide prussique. Tu ne souffriras pas.

- Ça sent l'amande.

- Oui, tu aimes ça.

Eva avala la capsule avec un verre d'eau. Rapidement elle s'affaissa, privé de connaissance, son corps se raidit et sa respiration s'arrêta. De sa bouche sortit une écume sanguinolente, ses pupilles se dilatèrent, elle eut des convulsions et la mort survint en quelques minutes. Hitler regarda sans aucune émotion. Il s'assit sur son canapé, sortit un pistolet de la poche de sa veste, l'enfonça dans sa bouche et pressa la détente. Tout cela prit moins de cinq minutes.

Goebbels sachant ce qui se tramait dans les appartements du Führer s'y précipita dès

qu'il entendit le coup de feu. Constatant la mort du couple, il ordonna que le docteur vienne vérifier le décès. Quand ce fut fait, il fit envelopper les corps dans une couverture puis Erich Kempa, le chauffeur d'Hitler et Otto Günsche son aide de camp prirent les corps et les portèrent à l'extérieur du bunker. Ils furent déposés dans un trou d'obus. Kempa qui avait amené deux cent litres d'essence en jerricans, aux ordres de Goebbels, les versa sur les dépouilles et alluma le feu. Etait-ce la fumée ou l'émotion, mais des larmes coulèrent sur ses joues.

Goebbels, Bormann Kempa, Günsche et Heinz Linge le garde du corps d'Hitler firent un dernier salut SS. Quand le feu s'arrêta, des soldats enterrèrent les restes à deux mètres à peine de l'endroit où ils furent incinérés.

Dans les journées qui suivirent les lieux subirent de nombreux bombardements rendant la découverte de la sépulture quasi impossible.

Bormann prit le même tunnel que le général Von Greim, escorté par une section de SS. La Wehrmacht avait lancé une contre-attaque en direction de l'ouest. Cela laissa une heure de répit au capitaine Baumgart pour atterrir encore une fois sur la Charlottenburger Chaussee avec un Messerschmitt biplace. Bormann embarqua, le chasseur redécolla et prit vers le nord.

Pendant ce temps, Goebbels envoya un émissaire, le général Hans Krebs pour négocier la reddition du gouvernement allemand avec la condition que les hauts dignitaires

puissent quitter le pays vers la direction de leur choix.

- Vous dites que le ministre Goebbels souhaite négocier la reddition de l'armée allemande, pourquoi ce n'est pas Hitler qui vous envoie ? demande le Maréchal Joukov.

- Le Führer est mort, monsieur le maréchal, répondit Krebs.

- Mort ? Comment ? Où ?

- Je ne connais pas les détails. Le Führer a désigné le Reichminister Goebbels comme nouveau chancelier du Reich. Le nouveau président est le Maréchal Donitz. Il négocie actuellement avec les américains.

- Expliquez-moi camarade général pourquoi nous négocierions avec vous alors que l'Allemagne Nazi a déjà rompu l'accord

de non-agression que votre Führer fantoche avait contracté avec le camarade Staline ? Je n'attends qu'une seule chose, c'est la reddition sans condition de l'Allemagne.

- Vous seriez prêts à sacrifier encore des centaines de morts dans vos rangs et des milliers de civils allemands, juste pour humilier notre chancelier.

- L'Allemagne Nazi est responsable de la mort de vingt millions de soviétiques. Si votre nabot de ministre de la propagande croit qu'il pourra s'en sortir vivant, il n'a rien compris à la fierté de notre peuple. Le plaisir de le voir pendu sur les murs du Kremlin compensera largement la perte de quelques hommes de plus. Vous êtes un soldat et en tant que soldat, je vous laisse repartir libre. Passez bien le message à votre

gouvernement, ce sera une reddition sans condition ou nous brulerons toute l'Allemagne et ses habitants.

Bormann atterri à Hohenlychen au QG de la SS où Himmler tentait d'échapper à l'avancée des troupes soviétiques vers le nord. Une Mercedes-Benz 770 vint le récupérer à l'aéroport et la conduisit à la résidence du ministre de l'intérieur du Reich.

- Martin c'est un honneur de vous recevoir ici. On me dit que le Führer est mort ?

- Oui, mon cher Heinrich. Ses derniers mots à votre égard furent de vous pardonner, vous et Goering.

- Si j'ai fauté aux yeux d'Adolf Hitler, je n'ai pas fauté contre le peuple allemand. Mon

but n'était que d'écourter son calvaire. La guerre est finie, le comprenez-vous au moins ?

- La guerre est peut-être finie ici en Europe, mais elle se poursuivra ailleurs. J'ai avec moi les derniers vœux du Führer et il m'a chargé de les réaliser. Je vais mettre toutes les forces qu'il me reste pour relever la grandeur du Reich.

- Je vous envie de garder la foi.

- Dites-moi, comment se fait-il que les Britanniques n'aient jamais bombardé votre résidence ?

Le QG de la SS se composait de quatre bâtiments ressemblant à une caserne et d'une magnifique villa au bord du lac Oberpfulsee.

- Avant la guerre il y avait un sanatorium à cet endroit. La croix rouge internationale l'a inscrit au catalogue des bâtiments à ne pas détruire. Ces idiots d'Anglais n'ont jamais osé contrevenir à cette recommandation. Churchill a eu peur d'être accusé de crime contre l'humanité. Qu'elle ironie, n'est-ce pas ? S'ils me capturent je finirais sur un gibet grâce à la frilosité de Churchill.

- Que comptaient vous faire ? Me suivrez-vous en exil ?

- Je vais tenter ma chance par la Bavière. Tout est déjà prévu. J'ai les faux papiers, je vais rejoindre les autres commandeurs de la SS au niveau de la ville d'Altausee. Et vous ?

- Pour notre sécurité, permettez-moi de ne pas vous dévoiler mes plans. Je n'ai

aucune confiance en vous et si les américains vous capturent vous pourriez me dénoncer.

- Je vous comprends, je le répète, je ne veux que le bien-être du peuple allemand.

- Et le vôtre par là-même.

- Qui pourrait m'en blâmer par les temps qui courent ?

- Si vous le permettez, je souhaiterais diner et me reposer. Demain je prendrais votre voiture. Vous n'en avez pas besoin si vous voulez passer inaperçu.

- Certainement.

Le 1^{er} mai 1945, la radio allemande annonça la mort d'Adolf Hitler. Le peu de germaniques ayant entendu le message furent

partagés entre stupeur et soulagement. La bataille de Berlin se poursuivait et la population souffrait de faim et de froid.

Après le refus des soviétiques de négocier une reddition conditionnelle, Goebbels comprit que son sort serait, au mieux une balle, au pire la corde au cou. Mais ce qu'il redoutait le plus c'était que son épouse et ses filles ne deviennent des proies sexuelles pour les chiens de bolchéviques. Il en avait déjà discuté avec Magda et après un dernier repas en famille, la mère empoisonna ses six enfants de six à douze ans avant d'avaler elle-même une capsule de cyanure. Le nouveau chancelier du Reich se tira une balle dans le crane, et comme Hitler, son corps fut brûlé par les membres de son cabinet. Malheureusement pour lui, la pénurie d'essence fit que

son corps fut insuffisamment incinéré n'empêchant pas la reconnaissance de sa dépouille.

A Hohenlychen, Bormann prit lui-même le volant de la Mercedes de Himmler et se dirigea vers la base d'essai de Rechling. Les SS avaient prévenu la Luftwaffe de la venue du chef de la chancellerie du Reich. Un peloton d'honneur l'accueillit.

- Vous vous croyez où ? hurla Bormann furieux. Vous croyez que je viens inspecter la base ? Les soviétiques et les américains sont à moins de cent kilomètres d'ici. Qu'elles mesures avaient vous prises pour mettre les ME 262 hors de portée de nos ennemis?

Le Messerschmitt 262 était le tout premier avion à réaction au monde. Projet ultra secret de la Luftwaffe, il aurait pu changer le sort de la guerre s'il avait été mis au point une année plus tôt. C'était sur cette base de Rechling qu'Hanna Reitsch avait effectué les premiers vols sur cette formidable machine.

Le colonel commandant la base exposa les plans de destruction des appareils. Les Messerschmitt étaient entreposés sous un hangar de béton armé de mille quatre cent mètres carrés sous une dalle de cinq mètres d'épaisseur. Cet édifice aurait pu résister aux bombes les plus puissantes de l'arsenal britannique. Chaque pilier du hangar avait été piégé par le génie allemand ainsi que le plafond dans lequel des puits de mines avaient été creusés.

- Nous attendions un ordre formel pour tout faire sauter. Mais me doutant qu'il ne viendrait peut-être jamais, j'avais prévu de déclencher le feu d'artifice dès que les ennemis approchaient de moins de dix kilomètres. Des vigies ont été installées sur toutes les collines environnantes.

- C'est parfait. J'ai été mandaté par le Führer pour accomplir une dernière mission. J'ai fait demander à ce que l'on me prépare un Me 262 biplace.

- J'ai détaché mon meilleur pilote. Où souhaitez-vous qu'il vous transporte ?

- Je lui dirais une fois en vol. Dès que je serais parti, faites tout sauter puis vous serez libérés de vos obligations. Vous avez bien servi le Reich, soyez fier et tachez de rester en

vie. L'Allemagne aura certainement besoin de vous dans le futur. Heil Hitler.

- Heil Hitler.

Bormann fut conduit sur la piste, il embarqua à l'arrière du fleuron de l'aéronautique mondiale et décolla. Aux commandes se trouvait le commandant Fritz Wendel qui comptabilisait le plus grand nombre d'heures à bord du Me 262.

- Où allons-nous Herr Minister ?

- Direction Tunder, vous connaissez ?

- Tunder au Danemark ?

- Oui c'est cela. Tenez sur ce papier, vous avez les coordonnées, les fréquences radio et les codes pour l'approche. Nous ferons

un ravitaillement puis je vous donnerais le point suivant.

- Parfait, nous y serons rapidement.

Au loin, une formidable détonation retentit, la voûte de cinq mètres d'épaisseur s'effondra sur une vingtaine de Messerschmitt tandis que les charges sur les piliers réduisirent en miette métal et béton.

A Tunder, l'appareil atterrit sur une base ultra secrète qui n'existait sur aucun plan. Sa seule utilité était de servir de piste de secours et aux opérations spéciales. Une équipe de la Luftwaffe, surprise de voir un si étrange avion fit le plein et le Me 262 redécolla cette fois-ci en direction de Kristiansand en Norvège.

Kristiansand abritait une batterie d'artillerie de trois cent huit millimètres d'une portée de cinquante-cinq kilomètres. De l'autre côté, à Hirtshals au Danemark la même batterie constituait un piège de feu et d'acier pour les navires souhaitant rejoindre la mer baltique ou attaquer la Norvège. Mais Kristiansand avec ses batteries anti aériennes protégeait également le complexe hydroélectrique de Rjukan, deux cent kilomètres au nord. La centrale de Rjukan était la plus puissante du monde et permettait de produire des engrais azotés entrant dans la fabrication d'explosifs, mais également de l'eau lourde.

Bormann s'entretint avec les responsables de la batterie côtière de Kristiansand.

- Dans ma feuille de route, le Führer m'a demandé de passer par ici pour voir avec

vous les avancées du programme. Je ne suis pas scientifique, pas non plus un militaire. Il n'est plus temps de faire de l'esbroufe. Dans le système Nazi, j'étais le responsable du parti, je laissais les soldats faire la guerre. Alors expliquez-moi rapidement en quoi la Norvège était-elle si importante pour le Reich.

- Savez-vous ce qu'est l'eau lourde, Herr Minister ?

- Non, sinon que les anglo-américains ont tenté par plusieurs reprises de nous en priver.

- L'eau lourde est de l'eau comme son nom l'indique qui a été modifiée par catalyse pour transformer l'hydrogène en deutérium. Il faut une quantité phénoménale d'électricité pour la fabriquer. Voilà pourquoi elle était

produite à Rjukan et acheminée ici pour être envoyée en Allemagne. Cette eau lourde permet de stabiliser l'uranium, je simplifie au maximum, et donc de fabriquer l'arme atomique. Comme vous l'avez dit, les Anglais aidés par la résistance Norvégienne nous ont attaqués en trois fois, retardant nos travaux de recherche. Dès le début de 1944, à cause de l'avancée des forces soviétiques, le Führer a décidé de ne plus transférer l'eau lourde en Allemagne, mais de conduire nos recherches ici à Rjukan.

- So, j'ai tout compris. Actuellement, où en est-on des travaux concernant cette bombe ?

- Des essais ont été menés en Thuringe, mais la puissance obtenue est loin d'être satisfaisante. Tout au plus nous avons en notre

possession une arme tactique pour retarder la progression d'une division. De plus, l'arme qui a été testée était la seule de notre arsenal. Le 24 avril 1945, nous avons reçu un ordre du ministre de l'armement, Albert Speer, que voilà, pour transférer toute la production d'eau lourde à Narvik, ici sur la carte en vue d'un transfert ailleurs qu'en Europe ? C'est tout ce que nous savons. Il y a donc mille tonnes d'eau lourde qui attendent leur acheminement. J'imagine que c'est là la raison de votre venue ?

- Tout à fait sauf que ce chien de Speer a été disgracié par le Führer en même temps que Goering et Himmler. Il me manquait un morceau du puzzle que vous venez de me fournir. Alors comment je me rends à Narvik ?

- Le moyen le plus sûr est de vous y rendre par le même moyen par lequel vous être arrivé. Sur place la marine mettra à votre disposition l'Aviso Grille, l'ancien yacht du Führer qui a été transformé en vaisseau amiral de la flotte des quelques Uboot qu'ils nous restent.

- Vu l'heure, je vais passer la nuit ici et nous partirons, mon pilote et moi-même demain à l'aube. Sommes-nous encore en sécurité ?

- Oui, Herr Minister, en Norvège le troisième Reich est toujours le maître.

Le 02 mai 1945, à Londres, Sir Winston Churchill avait convoqué d'urgence une réunion avec Sir Arthur Travers Harris, Marshal

of the Royal Air Force surnommé « Bomber Harris » (« Harris le bombardier ») par ses subordonnés qui commandait le bomber air command, branche de la Royal Air Force et le Major-général Sir Stewart Graham Menzies directeur du SIS, les services secrets.

- J'ai vous ai fait venir pour vous entretenir d'un problème grave et immédiat.

- Allons donc, monsieur le premier ministre, qu'est-ce qui n'est pas grave et immédiat, même si l'Allemagne est à genoux, les Nazis continuent à occuper nos forces jours et nuits, le culpa l'aviateur.

- Vous avez tous entendu parler du projet Manhattan ?

Si un léger sourire avait traversé le visage de Harris, la mention du dossier le plus secret de cette guerre lui redonna instantanément son air grave.

- Evidemment. Les américains ont-ils mis au point leur bombe ?

- Ce n'est pas cela qui me préoccupe, bien que je le souhaite. Non, j'ai bien peur que les allemands soient également sur le point de la réaliser.

- Vous en êtes sur ?

- Regardez ces photos, Arthur ; dit le patron du SIS. Il s'agit d'une base d'essai allemande en Thuringe. Nous la surveillions car nous craignons que les Nazis déménagent les programmes de Peenemünde là-bas

en Bavière. Vous voyez, ce champ est un réceptacle pour leurs essais d'armement. Sur cette photo, l'herbe est normale et aucun cratère ne défigure l'aspect champêtre du lieu. Maintenant, regardez celle-là, prise le 5 mars dernier. On y voit nettement un cratère de près de cinq cents mètres de diamètre et plus grave un effet de souffle et de carbonisation de près d'un kilomètre. Nous avons envoyé ces photos aux Etats-Unis, à Los Alamo et les américains sont formels, ils pensent que les allemands ont mis au point une bombe atomique. Petite certes, mais c'est suffisamment préoccupant pour que nous ayons fait des recherches plus complètes.

- N'avons-nous pas déjà bombardé cette base secrète ?

- Nous l'avons fait, comme je vous l'ai dit pour empêcher la fabrication des V2. Mais si bombe atomique il y a, elle n'a pas été fabriquée à cet endroit. Il n'y a en Thuringe aucune centrale électrique permettant la fabrication d'eau lourde.

- Encore cette eau lourde. Mais combien de fois avons-nous détruit leurs installations ?

- Trois fois déjà, en Norvège. Mais apparemment, cela n'a pas suffi. L'invasion de l'Allemagne par les russes et nous-même, a donné à certains une vocation de dénonciateur et réveillé des consciences. Hier nous avons eu une information par la résistance Norvégienne disant que les allemands s'apprêtaient à convoier mille tonnes d'eau

lourde, vers une destination inconnue, à partir de Narvik.

- Il faut absolument empêcher que cette eau lourde ne quitte l'Europe, reprit Churchill. Je veux qu'après-demain vous me rasiez le port de Narvik et envoyez tous les bateaux ou sous-marins s'y trouvant par le fond.

- Après demain ? Vous me demandez encore un miracle.

- Oui et je sais que vous le réaliserez. J'aurais pu dire demain, mais demain ce sont les avions du Photographic Reconnaissance Unit qui vous ouvriront la voie.

- A vos ordres.

Berlin se rendit, l'armée rouge investit la chancellerie et commença à chercher les dirigeants Nazis. Joukov en personne arriva et matérialisa la victoire soviétique en s'installant dans les locaux autrefois occupés par Adolf Hitler. A treize heures un coup de téléphone prévint que la dépouille d'Hitler avait été retrouvée. Un colonel commissaire politique fut envoyé sur les lieux de la découverte. Il s'agissait d'un homme du même âge apparent que l'ancien dirigeant, ayant la même taille et portant une petite moustache identique. Il était habillé en tenue civile et à demi enterré par un obus tombé à proximité.

Une patrouille de fantassins avait arrêté Erwan Jacubech un des gardes du corps d'Hitler. Il fut amené sur place et on lui demanda de reconnaître le corps. Celui-ci fut formel. Il ne s'agissait absolument pas du Führer. Pour

preuve il lui ouvrit la bouche. Le mort avait une dentition parfaite alors que notoirement, Hitler portait des prothèses dorées.

Le 3 mai 1945, un avion de reconnaissance survolait Narvik sans rien découvrir de spécial. La ville était partagée en deux par le fjord ofto, la citée au sud et l'aéroport au nord. Le port était réputé abriter une base de sous-marin allemands, mais elle était désespérément vide. Le pilote du Havilland fit plusieurs passages au-dessus de la ville puis se dirigea vers l'aérodrome. Celui-ci était également désert. Il semblait que toute activité de l'armée du Reich avait cessé. Le chef du PRU lui avait bien dit que cette mission était des plus importantes. Il se dit qu'il lui restait trente minutes de carburant avant de devoir

faire demi-tour. Aussi poussa-t-il plus au nord car il savait que sur l'île de Hundstad il y avait un centre de communication pour guider les Uboot et les avions de la Luftwaffe. C'est là qu'il les vit. Trois Uboot étaient à l'encre au milieu du fjord tandis d'autres bateaux tanguaient plus près de la rive. Il n'arriva pas à identifier le modèle, mais prit plusieurs photos et rentra vers Londres.

Bormann arriva à Narvik au même moment. Aussitôt il prit ses quartiers sur l'Aviso Grille. Long de cent trente-quatre mètres, l'ancien yacht d'Hitler possédait trente-cinq cabines de luxe et était protégé par trois canons de trente-sept millimètres antinavires et six canons antiaériens. Transformé en quartier général pour l'amiral commandant la flotte d'Uboot en mer du nord, il avait

miraculeusement été épargné par l'aviation et la marine britannique.

- Où sont les navires transportant l'eau lourde ? demanda-t-il au capitaine de vaisseau commandant l'Aviso.

- Dans un fjord plus au nord. Nous redoutions un bombardement. Heureusement la Norvège possède tellement de criques qu'il faudrait un miracle pour que les anglais ne les trouvent.

- Pourrons-nous compter sur une escorte de Uboot pour la traversé de l'océan Atlantique ?

- Oui Herr Minister, en fait l'eau lourde sera transportée par les Uboot. Elle sera divisée en trois comme cela, nous espérons qu'au moins une cargaison arrivera à destination.

- Je vous sens pessimiste.

- Avec tout mon respect, l'Allemagne a perdu la guerre, le Führer est mort et Berlin s'est rendu. Alors je suis réaliste. Ma mission est d'assurer votre sécurité et celle de la cargaison. J'obéirais jusqu'à la mort car je suis un soldat, mais ne me demandez pas d'être optimiste. Surtout que cet optimiste me pousserait à mal faire mon travail.

- Ce n'était qu'une réflexion. Comment avez-vous prévu de me faire traverser ?

- Vous ferez le voyage par avion. Un condor doit arriver. Les escales sont prévues à Vigo en Espagne et aux canaries pour refaire le plein.

- Tout ça me paraît parfait.

- En attendant, profitez du yacht pour vous reposer. La traversée sera rude, votre avion devra voler à basse altitude pour éviter les radars des navires américains. Ils

patrouillent même au large de Buenos Aires. Nous avons un chargement pour vous. C'est une caisse ciglée secret alors ne me demandez pas ce qu'elle contient.

- Faites là moi porter à ma cabine, je jetterais un coup d'œil.

Dès aout 1944, le Sturmbannführer Adofl Eichmann créa à Barcelone une organisation visant à préparer d'éventuelles routes d'exil pour les dignitaires Nazi en cas de défaite de l'Allemagne. Cette organisation reçut le nom de l'araignée, die Spinne en allemand. Implantée en Espagne, en Autriche et en Italie pour l'Europe, elle déroula sa toile jusqu'en Amérique du sud, en Argentine, Paraguay, Uruguay, Chili et Brésil. De grandes familles allemandes ayant pignon sur rue

dans ces pays et installées depuis des dizaines d'années furent mises à la tête des différentes branches.

A Altausee, dans les alpes autrichiennes, l'araignée avait installé une résidence connue sous le nom de villa Kerry. A cet endroit la SS avait déposé des devises, de l'or et des œuvres d'art pour aider les dignitaires Nazi à monnayer leur fuite et acheter de faux papiers. C'est là qu'Adolf Eichmann rejoignit le chef de l'Office central de la sûreté du Reich ou le RSHA, l'Obergruppenführer Ernst Kaltenbrunner. Eichmann avait fui avec son épouse, Vera.

Le 4 mai 1945, une réunion s'improvisa dans la villa en compagnie d'Anton Burger, un militaire SS et Wilhelm Höttl, chargé du contre-espionnage au sein du RSHA.

- Eichmann, vous ne pouvez pas rester avec nous ici, vous êtes recherché pour crimes de guerre. Vous nous faites courir le risque d'être arrêtés par les américains.

- Vous avez peur, Herr Obergruppenführer ? Durant toute la guerre je suis celui qui s'est sali les mains en mettant en œuvre la solution finale et maintenant je suis un pestiféré pour vous ? Je vous rappelle que j'ai agi sur l'ordre d'Himmler qui lui-même l'avait reçu par Hitler.

- Hitler est mort et Himmler a été capturé à Hohenlychen. Le troisième Reich n'est plus au cas où vous auriez raté quelque chose. Dans ses dernières volontés le Führer nous a ordonné de continuer le combat hors de l'Allemagne. Il en va de la mission. Nous devons partir pour l'Amérique du sud. Mais vous devrez trouver une autre voie d'évasion. Votre

présence est un danger pour le Reich, pas pour moi ou quelconque SS. Le comprenez-vous ? Quand j'aurais accompli ma tâche j'attirerais les américains pour permettre aux autres de fuir. Vous voulez vous joindre à moi ?

- Non, bien sûr. Je veux participer au futur du Reich. C'est d'accord, je vais essayer de rejoindre mon frère en Bavière et me faire oublier.

- Tenez voici des papiers. Vous êtes le caporal Bart de la Luftwaffe. Ce n'est pas glorieux mais ainsi vous passerez inaperçu. Je vous donne également mille marks, cela vous permettra de tenir avec votre épouse et vos enfants. N'oubliez pas de cacher autant que possible votre tatouage SS. Les américains ne sont pas tous des abrutis.

- Je partirais dès demain. Heil Hitler.

A Berlin Bormann est déclaré mort sous un déluge d'artillerie. Ce qui ressemblait à son corps fut retrouvé non loin de l'aéroport de Tegel et un sergent soviétique jura l'avoir vu fuir comme un lâche quand un obus a explosé à proximité.

Pendant que l'infanterie fouillait toutes les maisons encore debout, le génie creusait les jardins de la chancellerie. Le but était clairement défini, retrouver les dignitaires Nazis et Hitler en premier lieu. Staline voulait peser sur les futures négociations pour le partage de l'Europe et la détention de criminels de guerre pouvait peser dans la balance.

Des officiers du SMERSH, le service de renseignement de l'armée et une pléthore de commissaires politiques assistaient aux recherches. Un soldat interpella ses officiers.

- Camarade commissaire, j'ai quelque chose.

- De quoi s'agit-t-il ?

- Il y a une couverture sous laquelle il semble que deux corps calcinés ont été dissimulés. J'arrête de creuser, je ne voudrais pas les abimer.

Les officiers s'approchèrent, le plus haut gardé un colonel du SMERSH interpella un jeune lieutenant.

- Camarade, va chercher le général.

Les corps furent découverts précautionneusement. Il s'agissait d'une femme et d'un homme mais aussi un berger allemand. Le chef du SMERSH pour Berlin ordonna immédiatement que l'on arrache les dents de l'homme. Celles-ci furent expédiées le jour même à Moscou. A la stupeur des soldats et

des commissaires, le SMERSH emporta les corps dans un lieu tenu secret.

En Norvège, Bormann attendait la venue d'un avion qui devait le conduire à Buenos Aires. Un capitaine de la Luftwaffe arriva précipitamment dans sa cabine.

- Herr Minister, il faut que vous partiez tout de suite nos radars de Kristiansand nous signalent un raid aérien se dirigeant sur nous.

- Je ne peux pas partir comme cela, où est le condor qui devait me prendre ?

- Cette mission a été annulée. Dans deux heures, la région va grouiller de chasseurs. Nous organisons depuis plusieurs mois le départ d'officiers vers l'Argentine. On va vous faire partir avec nous.

Ils embarquèrent dans une voiture et chargèrent les affaires de Bormann, incluant la caisse ciglée secret. Arrivant en vue du fjord au nord de Narvik, Bormann vit trois Uboot à l'encre espacés de cinq cent mètres et des hydravions flottant accrochés à des pontons de fortune.

Bormann monta dans un des hydravions avec neufs autres passagers. Ils décollèrent immédiatement et alors que l'appareil prenait de l'altitude, ils eurent juste le temps de voir les Uboot exploser sous les bombes des Lancaster britanniques. Les derniers stocks d'eau lourde du Reich venaient de couler dans un fjord norvégien.

A Samos en Espagne au sud-est de la ville de Lugo, non loin de Saint Jacques de Compostelle, un avion atterrit en

catastrophe. A son bord il y avait des officiers SS. Ceux-ci furent recueillis par les moines bénédictins. La Guardia Civile, la police espagnole vint faire une enquête de routine. Ce n'étaient pas les premiers allemands à fuir la guerre et à immigrer en Espagne. Mais un ecclésiastique jura avoir vu Hitler en personne dans cet avion. Ce qu'il était devenu ? Il n'en savait rien bien sûr, mais il était prêt à jurer sur la bible qu'il avait bien vu le Führer. Parmi les policiers espagnols, il y en avait Luis Barelo qui ne voyait pas d'un bon œil la venue de ces Nazis. Son pays était déjà sous le joug du dictateur Franco alors il n'avait pas besoin que les allemands exportent leurs méthodes chez lui. De retour à Lugo, il envoya son fils à Vigo porter un message à un homme qu'il avait connu avant la guerre civile.

Vigo était un port important sur la côte ouest de l'Espagne. De là les espagnols exportaient du tungstène extrait des mines de La Parilla au nord de Madrid. En 1939, à l'entrée de la guerre, Hitler demanda à Franco de se déclarer neutre. En revanche pour remercier l'intervention de la Luftwaffe dans la guerre civile, l'Espagne devait accueillir dans ses ports des bases de ravitaillement et de réparation d'Uboot. Ces bases se situaient aux îles canaries et à Vigo. Et c'est de là que maintenant, les officiers supérieurs de l'armée allemande fuyaient l'Europe en direction de l'Amérique du sud.

Jorge Balejo, était membre du consulat du Portugal à Vigo. Enfant il avait fréquenté le collège des carmélites où il avait fait la connaissance de Luis Barelo. Leur passion pour

les romans de Sherlock Holmes les rapprocha rapidement. Ils se rencontrèrent à la bibliothèque du collègue et ne se quittèrent plus jusqu'à ce que Luis dût partir faire son service militaire. A la fin de guerre civile, Luis obtint un poste dans la police de Lugo, réalisant ainsi son rêve. Jorge lui, fils de diplomate embrassa la même carrière que son père. Il fut très tôt recruté par le SIS, le service de renseignement britannique, souhaitant avoir des yeux sur les activités du port de Vigo.

Jorge buvait son café sur la rua do principé. Il le faisait tous les jours à la même heure, cela faisait partie de sa couverture. Un espion n'aurait pas eu une telle routine facilitant le travail de surveillance. Habituellement, il constatait qu'il était suivi, mais depuis plusieurs jours, plus aucuns agents allemands ne sillonnaient les rues de la ville.

- Les rats sont trop occupés ; pensa-t-il. Il faisait allusion à une expression espagnole qui surnommait les voies d'exfiltration des Nazi de routes des rats.

Estéban, le fils de Luis se rapprocha de lui avec un grand sourire. Jorge se leva et lui donna une accolade bruyante. Ce genre de manifestations était courante dans les pays du sud et de tels personnages ne pouvaient rien avoir de secret à se communiquer. Estéban prit les mains de Jorge pour les baiser et lui glissa le billet que son père avait rédigé. Ils burent une cerveza et se séparèrent aussi vite qu'ils s'étaient trouvés. Jorge retourna au consulat. Il lut le mot de son ami et jura si fort que ses collègues sursautèrent. Il alla voir le responsable des communications et fit

transmettre un message, en apparence banal, à son homologue anglais à Madrid.

A partir de là, une mécanique se mit en route. Le correspondant du SIS à l'ambassade britannique à Madrid envoya un télégramme flash à Londres. La nouvelle de l'apparition d'Adolf Hitler en Espagne fut relayée vers les Etats-Unis jusqu'à la maison blanche. Truman successeur de Roosevelt à la présidence décida de convoquer les directeurs du FBI et de l'OSS.

Au-dessus de la mer du nord le Dornier Do 26, hydravion de la Luftwaffe prenait de l'altitude. Bormann détacha sa ceinture et se rendit dans la cabine de pilotage.

- Qui commande l'équipage ?

- C'est moi Herr Minister, Major Heinfeld.

- Vous savez qui je suis?

- Bien sûr, maintenant que le Führer et le chancelier Goebbels sont morts, vous êtes le nouveau dirigeant du Reich.

- Il est d'une importance vitale que je rejoigne Buenos Aires pour continuer le combat.

- C'est vital pour tous les passagers présents à bord, Herr Minister.

- Oui, certes. Cet appareil peut-il faire le trajet d'une traite ? Je ne pense pas.

- Non, cet avion bien que fantastique ne peut franchir que cinq mille kilomètres et nous allons en faire treize mille. Nous

ravitaillerons deux fois durant le trajet qui va durer deux jours.

- Ravitailler ? Mais où ?

- Nous nous poserons au milieu de l'océan et un Uboot nous ravitaillera.

- Un Uboot ? Comment ferez-vous pour le rendez-vous ?

- Ne vous inquiétez pas Herr Minister, nous l'avons déjà fait plusieurs fois. En Espagne et sur les îles canaries, nous avons des moyens de communication et de navigation goniométrique. Nous serons guidés ainsi que les Uboot. Nous avons encore une aviation et une marine performante. L'Allemagne a perdu la guerre, Herr Minister mais pas le Reich. En Argentine vous attendent tous ceux qui n'ont pas perdu la foi. J'ai pour ordre de

rester à votre disposition et à bord trois des passagers seront vos gardes du corps. Ce sera un honneur pour nous.

Le 5 mai 1945 à Washington, William Donovan directeur de l'OSS et Edgar Hoover du FBI se retrouvent à la maison blanche.

- Vous savez tous qu'Adolf Hitler est introuvable. Pour l'heure les soviétiques nous laissent dans l'ignorance quant au sort du dictateur. Je déteste cela. Staline pourrait vouloir tirer parti de la capture de ce salopard pour négocier avec lui la mise sous tutelle de l'Allemagne tout entière contrairement aux accords que nous avons passé avec lui à Yalta.

- Quand vous parlez d'un dictateur salopard, vous faites référence à Hitler ou à Staline ? demanda Hoover.

- J'ignore si Roosevelt appréciait votre humour, mais pour ma part je vous en fais grâce. Vous avez eu comme moi le renseignement qui dit qu'Hitler, le salopard, aurait été aperçu en Espagne. Je veux que vous détachiez, le FBI et l'OSS vos meilleurs enquêteurs pour traquer ce monstre. S'il est mort à Berlin qu'ils me le prouvent et s'il est en fuite, qu'ils me le cherchent et me le trouvent.

- Devrons-nous l'abattre ou le ramener aux USA ?

- Non, il faudra le juger en Allemagne avec les autres criminels de guerre. Mais surtout, je refuse qu'il devienne un fantôme. Soit il est vivant soit il est mort, mais je veux des

preuves. Avez-vous des questions, je dois appeler Churchill et De Gaulle pour déterminer si nous devons conclure une reddition séparée ou avec cet autre salopard de Staline.

- Si nous découvrons qu'ils préparent quelque chose, aurons-nous carte blanche pour les stopper ?

- Carte blanche, la sécurité des USA avant tout.

A Suduroy, sur la plus méridionale des îles Féroé, un radar enregistra le passage d'un avion qui volait vers le sud-ouest. La station transmet le renseignement à Londres qui ne jugea pas la peine d'envoyer un chasseur à sa rencontre.

Le premier rendez-vous avec un Uboot eu lieu entre les îles de Ilha de Sao Miguel et Ilha Terceira dans l'archipel des Açores. L'hydravion se posa en douceur sur l'océan atlantique et appela la station de Vigo pour signaler sa position. Aussitôt l'ordre de faire surface fut donné à l'Uboot. Il apparut à mille mètres et se rapprocha à faible vitesse. Des membres d'équipage du sous-marin sortirent du kiosque, déroulèrent un tuyau de carburant et firent le plein de l'avion. De la nourriture et de l'eau furent également transbordés à la grande satisfaction des passagers qui commençaient à avoir le mal de mer. L'opération ne dura pas plus qu'une heure. Les deux appareils se séparèrent avant que l'Uboot plonge et que l'hydravion redécolle.

6 - 8 mai 1945.

Après la mort d'Hitler et Goebbels le grand amiral Donitz et nouveau président du Reich commença à négocier avec les anglo-américains des redditions partielles sur les différents champs de bataille. Il consacra son énergie à ce que les troupes allemandes se rendent aux alliés occidentaux et non aux soviétiques, avant tout pour que les prisonniers allemands soient traités selon les conventions internationales et non massacrés ou déportés en Sibérie. Il ordonna aux sous-marins, à la grande incrédulité de leurs équipages, de cesser la guerre sous-marine et de se constituer prisonniers des alliés. Pendant les huit jours précédant la capitulation, Donitz employa la marine à évacuer le maximum de réfugiés

allemands fuyant l'avancée de l'Armée rouge. Le 6 mai, il fit capituler les armées de l'ouest à Lüneburg devant les forces du général Montgomery. Néanmoins, les alliés n'en continuèrent pas moins d'exiger une capitulation globale et inconditionnelle. À contrecœur, Donitz envoya le général Jodl signer celle-ci à Reims le 7 mai, acte confirmé le lendemain à Berlin par le chef du Haut commandement de la Wehrmacht, le Generalfeldmarschall Keitel.

Océan Atlantique

Le deuxième rendez-vous avec un sous-marin pour le ravitaillement de l'hydravion

fut fixé sur l'équateur sur un point situé au nord exact de la ville de Recife au Brésil. L'hydravion était équipé d'un gyroscope mis au point par les usines de Peenemünde pour le guidage des fusées V2. Grâce à cette merveille de technologie, l'appareil pouvait se guider à quelques centaines de mètres près. Comme la veille, le Uboot fit surface lorsque l'avion stoppa ses moteurs. Les deux embarcations se rapprochèrent et la séquence de remplissage des réservoirs de l'hydravion commença. Quand ceux-ci furent au trois quarts pleins un problème se produisit.

- Capitaine, ici sonar sous-marin américain se dirigeant sur nous au 370.

- Distance sonar !

- Trois mille mètres.

Le commandant du sous-marin appela le pilote par radio. Etant au poste de combat, il ne voulait en aucun cas sortir la tête.

- Pilote, ici le commandant.

- Je vous écoute commandant.

- Un sous-marin américain arrive sur nous, je suis obligé de vous laisser.

- La manœuvre n'est pas finie commandant.

- Je vais vous expliquer simplement. Il faut encore une demi-heure pour terminer la mission. Dans dix minutes, l'américain va lancer une torpille et vous exploserez avec moi. Je vous laisse, bonne chance.

Une sonnerie stridente résonna sur le Uboot. Les marins décrochèrent le tuyau de ravitaillement et se dépêchèrent de rejoindre l'intérieur du sous-marin. En moins de cinq minutes, le Uboot plongeait.

Dans le sous-marin américain, le commandant ordonna de remplir et ouvrir les tubes de torpilles. Le capitaine observait au schnorkel et fut ahuri quand il vit que le sous-marin allemand avait pris autant de risques pour ravitailler un hydravion. Il en conclut qu'à bord de cet appareil il devait y avoir une personnalité particulièrement importante.

- Alerte torpille.

- On plonge, rapidement. Marche avant toute.

Dans l'hydravion Bormann était furieux.

- Comment ça ils partent alors que nos réservoirs ne sont pas pleins ? Donnez-leur l'ordre de revenir.

Les passagers regardaient par les hublots lorsqu'une énorme gerbe d'eau éclata au-dessus des flots.

Après quelques minutes de sidération Bormann demanda :

- Major, aurons-nous assez de carburant pour rejoindre Buenos Aires ?

- Je pense Herr Minister, par contre nous allons devoir survoler le Brésil et l'Uruguay contrairement à ce qui était prévu. Je vais contacter nos amis en Argentine pour qu'ils nous arrangent le passage.

Berlin

Le 8 mai peu avant minuit, la seconde capitulation allemande fut signée à Berlin. Les représentants de l'URSS, de la Grande-Bretagne, de la France et des États-Unis arrivèrent peu avant minuit. Après l'ouverture de la cérémonie par le maréchal Joukov, les représentants du Haut Commandement allemand, emmenés par le Generalfeldmarschall Keitel, furent invités à signer l'acte de capitulation entrant en vigueur le 8 mai à 23 h 00.

Texte de l'acte de capitulation du 8 mai 1945 à Berlin (traduction en français à partir du texte original en anglais)

Acte de capitulation militaire

1. Nous, soussignés, agissant au nom du Haut Commandement allemand, déclarons par la présente que nous présentons la reddition sans condition, au commandant en chef de la Force expéditionnaire alliée et simultanément au Haut Commandement suprême de l'Armée rouge, de toutes les forces terrestres, navales et aériennes qui sont à ce jour sous contrôle allemand.

2. Le Haut Commandement allemand transmettra immédiatement l'ordre, à toutes les autorités militaires terrestres, navales et aériennes allemandes et à toutes les forces

sous contrôle allemand, de cesser leurs actions de combat à 23 h 00 de l'Europe centrale le 8 mai, de rester sur les positions qu'elles occupaient à ce moment et de se désarmer complètement, remettant leurs armes et équipements aux commandants alliés ou aux officiers locaux désignés par les représentants des commandements suprêmes alliés. Aucun bateau, navire ou avion ne doit être sabordé, ou aucun dommage ne doit être fait à leur coque, machines ou équipement, ainsi qu'aux machines de toutes sortes, aux armements, appareils et à tous les moyens techniques permettant la poursuite de la guerre en général.

3. Le Haut Commandement allemand transmettra immédiatement aux commandants concernés tous nouveaux ordres

publiés par le commandant en chef de la Force expéditionnaire alliée et par le Commandement suprême de l'Armée rouge, et il s'assurera de leur bonne exécution.

4. Cet acte de reddition militaire ne tient pas compte de tout éventuel nouvel acte de reddition général imposé par les Nations unies ou en leur nom et applicable à l'ALLEMAGNE et aux forces armées allemandes dans leur ensemble, lequel nouvel acte remplacera le précédent.

5. Si le Haut Commandement allemand ou toute force sous son contrôle n'agissaient pas selon les termes de cet acte de reddition, le commandant en chef de la Force Expéditionnaire Alliée et le Haut Commandement suprême de l'Armée rouge exerceraient

toutes actions punitives ou autres comme ils le jugeraient opportun.

6. Le présent acte est établi en anglais, russe et allemand. Seuls les textes anglais et russe font foi.

Signé à Berlin, le 8 mai 1945.

Keitel
von Friedeburg
Stumpff

Pour le Haut Commandement allemand

en présence de :

Air chief marshal A. W. Tedder
Au nom du commandant en chef de la Force
expéditionnaire alliée

G. Joukov
Au nom du Haut Commandement suprême
de l'Armée rouge

À la signature étaient également présents comme témoins :

J. De Lattre de Tassigny,
Général commandant en chef de la 1^{re} armée française

Carl Spaatz
Général, commandant des Forces stratégiques aériennes des États-Unis.

La chasse à l'homme continuait à Berlin. Les dirigeants Nazis mais également toute personne qui pourrait identifier les restes d'Hitler. En premier lieu le SMERSH voulaient retrouver le docteur et le dentiste personnel de l'ancien Führer. Leurs assistantes et le prothésiste faisaient partie également de la liste. Les soldats soviétiques avaient les noms et adresses de ces personnes et fouillaient toutes les caves où se terraient

la population allemande apeurée. Les femmes craignant les viols malheureusement fréquents se cachaient encore plus que les hommes. Le dentiste, Hugo Blaschke ayant fui Berlin fut attrapé par l'armée américaine. Interrogé sur le sort du dictateur, il livra des informations concernant les bridges qu'il avait posés en 1933, mais jura ne rien savoir quand à son décès ou non. Une défiance s'étant déjà installé entre américains et soviétiques, ces renseignements ne furent pas transmis au commandement de l'armée rouge. Général de la SS, Hugo Blaschke fut emprisonné et condamné à dix ans de prison à Nuremberg.

Autriche

Ernst Kaltenbrunner avait récupéré les archives des camps de concentration et plus généralement de la SS. Celle-ci représentaient un volume de cent mètres cube et pesaient cent tonnes. Il ne pouvait évidemment pas fuir l'Autriche avec ce fardeau. Il pensait dans un premier temps les brûler mais son chauffeur lui dit que cela prendrait plusieurs jours et que rien ne garantissait la destruction totale. Quand il était compacté, le papier brûlait mal par manque d'oxygène à l'intérieur des balles.

La région d'Altausee était un point de passage pour de nombreux soldats fuyant l'avancée de l'armée rouge en Autriche. Kaltenbrunner avait remarqué que les fuyards, après avoir revêtu des habits civils jetaient leurs grades, insignes et même médailles

dans le lac du même nom. Il décida donc de balancer les archives dans le lac espérant que l'eau les détruirait. Du moins, personne ne penserait chercher du papier au fond d'un lac. La nuit venue, les conducteurs des camions les conduisirent au bord du lac et après avoir testé la solidité du ponton, lancèrent les véhicules à toute vitesse et sautèrent à l'eau avant que ceux-ci ne plongent. Par chance pour eux, les eaux du lac étaient très profondes et particulièrement opaques.

Pendant ce temps, Franz Stangl, commandant des camps de Sobibor et de Treblinka, Wilhelm Höttl chef du renseignement pour l'Europe de l'Est et Horst Wagner ministre des affaires étrangères du Reich se réunirent dans la maison de Frau Huber, membre du parti Nazi depuis 1933. Elle remit

des faux papiers et des dollars aux trois dignitaires et les conduisit dans la ferme de Walter Schupf.

- Guten Haben Walter, comme convenu je vous emmène des amis qui doivent passer en Italie.

- Bonsoir Frau Huber, bonsoir messieurs, ...

- Je suis encore Sturmbannführer, le coupa Wilhelm Höttl, appelez-moi par mon grade.

- Excusez-moi, messieurs, mais pour votre sécurité je ne veux pas connaître vos noms. Je continuerais donc à vous appeler monsieur, monsieur.

- Sturmbannführer ce n'est pas à vous que l'on doit apprendre cela, lui dit Frau Huber avec un sourire malicieux. Walter a déjà fait passer beaucoup de personnes. Si on veut que cela continue, pour la gloire de l'Allemagne, je vous demande de respecter les règles. A compter de ce soir vos noms et qualités ne veulent plus rien dire. Si cet homme venait à être interrogé par les bolcheviques, il n'aurait pas de mal à jurer ne pas connaître l'identité de ses compagnons de route. D'autant plus qu'il les ignore.

- Ja, je comprends. Je suis un peu nerveux.

- Nous le sommes tous.

Ils partirent pour cent kilomètres de chemins de montagne qui devaient les

conduire à la frontière italienne en plusieurs jours.

Uruguay

- Medey, medey, ici DO 26 nous sommes en panne sèche, demandons atterrissage d'urgence.

- Do 26 ici Montevideo, pensez-vous pouvoir rejoindre l'aéroport de carasco.

Dès son entrée en Uruguay, l'hydravion avait été rejoint par trois Mustang P51 pour l'escorter dans sa traversée. Le président Juan José de Amézaga ayant déclaré la guerre à l'Allemagne en soutien des USA, craignait

des représailles en provenance de la communauté allemande située en Argentine. Aussi quand l'ambassadeur d'Allemagne avait demandé l'autorisation pour la traversé de l'espace aérien de son pays par un avion transportant un des personnages les plus importantes du Reich, il prit la décision de faire accompagner l'appareil pour éviter tout incident diplomatique et s'assurer que l'avion rejoigne bien ses voisins. Surtout que cette demande était motivée par un problème technique.

- Négatif, je suis un hydravion, je répète un hydravion. Je ne pourrais pas planer jusque-là. Avez-vous un plan d'eau protégé des vagues où je pourrais me poser ?

- Affirmatif DO 26, suivez les chasseurs, ils vont vous conduire vers la laguna de

Rocha. Nous envoyons par avance du secours. Votre VIP veut-il une protection ?

- Négatif, nous sommes autonomes. Envoyez-nous du carburant et nous repartirons aussitôt.

L'hydravion arriva au-dessus de la lagune et le pilote évalua qu'il pouvait se poser sans danger. Le soleil bas en cette heure tardive rendait la lagune brillante comme un miroir. Le Major Heinfeld ne vit pas qu'il n'y avait que cinquante centimètres d'eau. Les flotteurs commencèrent à lécher la surface de l'eau mais rapidement, vu le poids de l'appareil, ils s'enfoncèrent suffisamment pour racle la vase. L'avion fut ralenti si fortement qu'il s'inclina vers l'avant et sur sa gauche. L'aile tapa, se déchira et emporta une pale du moteur gauche. L'appareil s'arrêta dans une

gerbe d'eau verte. Les passagers furent secourus, surtout Bormann qui eut le cuir chevelu entamé.

Les secours arrivés sur place se ruèrent vers l'avion et extirpèrent les passagers. Pendant la manœuvre la caisse ciglée secret tomba et se brisa. Tout le monde put voir qu'elle contenait des lingots d'or. Les trois gardes du corps auto proclamés sortirent leur Luger ce qui provoqua le recul effrayé des secouristes. Personne ne dit quoi que ce soit. Bormann fut soigné sur place puis une délégation de l'ambassade vint le chercher.

Les réparations durèrent trois jours suite à quoi le Dornier 26 put reprendre son vol en direction de l'Argentine toute proche.

Eichmann fut arrêté par l'armée américaine à Ulm. Il avait pris le nom d'Otto Eckmann, sous-lieutenant SS car il ne parvenait pas à effacer son tatouage. Il fut incarcéré au camp de près de Nuremberg, avant d'être transféré en Bavière. Il faisait son possible pour ne pas se faire remarquer de ses geôliers. Il prétendit avoir des soucis de santé et se fit envoyer à l'infirmerie. Là des prisonniers le reconnurent.

- Herr Obersturmbannführer, nous sommes honorés.

- Ne m'appellez pas comme cela, je suis le sous-lieutenant Eckmann.

- Ne vous inquiétez pas, nous ne vous dénoncerons pas. Il fallait que l'on vous dise ce que l'on a entendu. Des policiers militaires

américains sont venus aujourd'hui de Nuremberg. Ils vous recherchent. Je parle anglais, ils disaient que Wilhelm Höttl et le Hauptsturmführer Dieter Wisliceny ont témoigné contre vous. Ils vous ont chargé disant que vous étiez l'instigateur de la solution finale.

- Comment connaissez-vous cette expression ?

- J'étais au camp de Sobibor. Maintenant vous savez que si je vous dénonce vous pourrez à votre tour me jeter aux lions.

- Il faut que l'on s'évade. Si vous m'aidez, je pourrais vous faire passer en Italie. De là vous serez libres d'aller où vous voulez.

- Demain la croix rouge va venir récupérer des soldats qui ont perdu la tête. Une des infirmières peut échanger les fiches signalétiques et nous faire sortir. Il faudra simuler la folie.

- Je pense que je peux le faire.

L'infirmière en question les emmena vers le pavillon psychiatrique et leur appris comment réagir aux sollicitations des médecins. Grace à ce subterfuge ces officiers purent rejoindre Altausee et passer en Italie.

Washington

L'agent du FBI James Nigel et le colonel Joachim Kleinfeld attendaient dans les locaux du FBI sur Pennsylvania avenue. Clyde

Tolson le numéro deux et dit-on amant de Hoover les reçut dans son bureau.

- Colonel et agent Nigel, vous vous demandez certainement ce que font ensemble un membre de l'OSS et un agent du FBI. Dans un premier temps, colonel j'ai là votre ordre de détachement. A compter de ce jour vous travaillerez pour le compte du FBI et me rendrez compte, à moi et à moi seul. Vous allez faire équipe pour une enquête unique en son genre. Nous avons un crime sur les bras. La scène du crime est la plus grande que vous n'ayez jamais vu agent Nigel. Le monde sera votre scène du crime et la victime est Hitler.

Les deux agents se regardent stupéfaits.

- Le président Truman en personne veut savoir si ce salopard est mort ou s'il est

en fuite. S'il est mort, vous devrez retrouver son cadavre et s'il est en fuite vous devrez le situer et le ramener en Allemagne.

- Pourquoi ne pas l'abattre ? demanda Kleinfeld.

- Ordre prioritaire du président. Il veut qu'il soit jugé. D'autres questions ?

- Vous savez, j'imagine que je suis juif ?

- Oui nous le savons.

- Et vous n'avez pas peur que je lui loge une balle dans la peau et que je brule son cadavre après l'avoir entouré d'une peau de porc ?

- Non vous ne ferez pas ça. Primo parce que vous êtes un militaire habitué à obéir aux

ordres, secundo parce que Nigel vous en empêchera. Au FBI nous arrêtons les criminels, nous ne les exécutons pas. C'est la raison pour laquelle vous travaillerez ensemble. Vous colonel, vous avez l'habitude de traiter avec les militaires et vous Nigel vous êtes un bon enquêteur. Autre chose ?

- J'imagine que la scène de crime originelle se situe à Berlin ? demanda Nigel.

- Oui, vous partez dès aujourd'hui. Vous allez vous frotter aux soviétiques. Vous verrez après ça vous trouverez que Hitler était un ange par rapport à ces salopards là. Je vous demande de partir du principe que ce ne sont plus nos amis. A compter de la signature de la reddition de l'Allemagne Nazi, l'URSS est devenue notre nouvel ennemi. Vous avez carte blanche et budget illimité. On sait que vous

ne vous mettez pas du fric dans les poches. C'est pour cela aussi que vous avez été choisis. Trouvez-moi ce qu'est devenue cette pourriture, vous pourrez compter sur l'appui de toutes les ambassades dans le monde s'il le faut. Le département d'état vous a ouvert ses portes. Plus de questions ?

- Non monsieur, on va vous le trouver.

Allemagne

Berlin a été divisée en quatre parties comme défini pendant les accords de Yalta. La moitié Est de la ville occupée par les soviétiques et l'autre moitié répartie entre les français au nord, les anglais au centre et les

américains au sud. L'armée rouge a trainé les pieds pour se retirer et laisser les armées alliées occidentale s'installer. Dès le premier jour, Eisenhower Montgomery et Delattre demandèrent à pouvoir visiter le bunker d'Hitler situé en secteur soviétique. Les militaires des trois pays fouillèrent à leur tour les ruines pour s'assurer que les soviétiques n'avaient pas négligé la recherche de la dépouille d'Hitler, si dépouille il y avait.

Ce fut dans ce bordel que les agents Nigel et Kleinfeld arrivèrent sur « leur scène de crime ». Le bunker était détruit et impénétrable. Ils ne pouvaient pas pénétrer dans le sein des seins pour prélever des empreintes. Quand ils apprirent qu'Hitler avait épousé Eva Braun la veille de leur suicide, ils se ruèrent à l'hôtel de ville pour récupérer le

registre des mariages avant que les russes ne le détruisent. Etonnement, le Rathaus était désert. Ils trouvèrent assez facilement le précieux document que le magistrat n'avait pas pris le temps de classer avant de prendre la fuite. Les empreintes des protagonistes furent relevées sur la page correspondante mais n'ayant aucunes comparaisons ils ne savaient pas à qui appartenait telle ou telle trace. Nigel demanda à se rendre à Berchtesgaden pour effectuer d'autres prélèvements. Un vieux Junkers JU52 fut mis à leur disposition pour leurs déplacements.

Berlin - Moscou

Le 27 mai, l'armée rouge trouva Käthe Heusermann, assistante du dentiste d'Hitler

et Frutz Eichstmann le prothésiste. Ils furent envoyés à la Loubianka place Dzerjinski à Moscou.

Käthe Heusermann abrutié par le voyage et tétanisée par la peur attendait dans une pièce composée de deux chaises et une table, qu'on lui expliqua ce qu'elle faisait là. Un soldat du KGB entra et s'assit. Sans dire un mot, il sorti d'une boîte des dents noircies.

Käthe reconnu ces dents et se détendit. « Ils veulent que j'identifie les dents du Führer. Je vais leur dire ce qu'ils veulent entendre et je serais libre » ; pensa-t-elle.

Le russe lui parla en allemand d'une voix posée.

- Camarade, quel votre nom et votre prénom ?

- Käthe Heusermann.

- Quel est votre métier ?

- Je suis l'assistante du docteur Hugo Blaschke, dentiste.

- Ce docteur était-t-il le dentiste personnel du criminel de guerre Hitler ?

- Oui.

Käthe n'aimait pas le ton que venait de prendre la conversation. Hitler criminel de guerre ? Non, c'était le Führer, notre guide.

- Ce dentiste a-t-il posé des prothèses au criminel de guerre Hitler ?

- Oui.

- Etiez-vous présente quand le dentiste a posé des prothèses au criminel de guerre Hitler ?

- Oui.

- Regardez bien ces dents. D'après vous est-ce que ce sont les dents du criminel de guerre Hitler.

- Oui.

L'interrogateur lui asséna une gifle si forte qu'elle tomba de sa chaise et se cogna sur le coin de la table. Ses oreilles sifflèrent, elle eut horriblement mal et un gout de sang dans la bouche. Mais surtout elle fut hébétée.

- Asseyez-vous. Réfléchissez bien. Reconnaissez-vous ces dents comme celles du criminel de guerre Hitler.

Käthe tremblait. Mais que veut-il ? Il me pose une question et quand je lui réponds, il me gifle. Que veut-il que je réponde ?

- Oui, répéta-t-elle.

Le soldat lui asséna à nouveau une gifle puis se leva et lui donna des coups de pieds dans le ventre.

- Vous me dites que ce sont les dents d'Hitler pour que l'on croie qu'il est mort alors que vous savez parfaitement qu'il s'est enfuit. Je vais vous laisser réfléchir à votre réponse, à mon retour je vous reposerais la

même question et si vous me mentez, je le saurais. Ce que je vous ferais sera bien pire.

Et il partit. Deux autres gardes entrèrent, arrachèrent les habits de Käthe et la trainèrent jusqu'à une cellule. Celle-ci était tellement petite qu'elle ne pouvait ni s'asseoir ni bien sûr s'allonger. Quand les gardes fermèrent la porte elle se retrouva dans le noir et commença à greloter lorsque de l'eau glacée coula du plafond sans discontinuer.

Frutz Eichstmann subit le même interrogatoire et finit attaché nu sur le sol gelé, les membres écartés. Son interrogateur se plaça entre ses jambes et lui écrasa les testicules de sa botte. Eichstmann hurla et tomba dans les pommes.

Beria en personne présidait aux interrogatoires. Il voulait être celui qui annoncerait à Staline que le cadavre retrouvé dans les ruines était celui d'Hitler.

- Vous ne pensez pas camarade général qu'avec de telles méthodes les prisonniers ne nous disent que ce que l'on veut, à savoir qu'Hitler n'est pas mort.

- Au contraire camarade directeur, après cela ils seront tellement brisés qu'ils se raccrocheront à une seule chose : la vérité. Avec ce que nous leur avons fait subir, ils n'auront pas la force mentale d'inventer une histoire même s'ils croient que cela peut les sauver.

- S'ils mentent c'est vous qui finiriez à leur place.

- J'en réponds camarade.

Käthe fut ramenée en salle d'interrogatoire toujours nue et à la limite de l'hypothermie. Ses lèvres étaient bleues et sa peau tellement transparente qu'on voyait ses veines à travers. Son regard était fou de terreur. L'interrogateur arriva avec une couverture et un bol de soupe. Käthe n'osa pas se vêtir ou boire la soupe. Elle était persuadée que son tortionnaire allait la frapper si elle bougeait.

- Couvrez-vous et buvez... Maintenant ; hurla-t-il.

Käthe s'exécuta.

- Reprenons, reconnaissez-vous les dents sur la table ?

- Oui.

- Oui ? Comment pouvez-vous être si sure.

- Sur cette prothèse-là, vous voyez cette rainure ? C'est le docteur Blaschke qui l'a faite quand il a arraché les molaires supérieures en 1933. Le Führer, pardon le criminel de guerre saigna tellement qu'il fallut le suturer.

- Vous affirmez que ces dents ne peuvent qu'appartenir à Adolf Hitler ?

- Je suis formelle.

L'interrogateur se leva et sortit de la pièce. Il rendit compte à son général. Le prothésiste fit la même révélation. Le

renseignement fut transmis à Beria. Staline porta un toast ce soir-là.

- Personne ne doit savoir ce que ces civils nous ont révélé. Je veux que les américains pensent qu'Hitler s'est enfui. Vous me les envoyez au Goulag. Leurs interrogateurs auront le plaisir de les accompagner. Et il rit.

Argentine

Bormann fut transporté à Misiones au nord-est de l'Argentine. Misiones était une province à la frontière avec le Brésil et le Paraguay. La diaspora allemande implantée en Argentine depuis la fin de la première guerre mondiale y avait édifié un complexe

résidentiel fortifié. Il se composait de quatre bâtiments. Le premier était une villa luxueuse destinée à héberger des pontes du parti Nazi qui auraient besoin de s'isoler tout en garantissant des routes d'évasion en direction des deux pays voisins. Le deuxième était un casernement pour une centaine d'hommes, des soldats bien armés. Le troisième était un poste de garde avec son armurerie. On pouvait ajouter à cela un château d'eau et une centrale hydroélectrique et on avait là une caserne autonome et imprenable. La plus grande qualité et le plus gros défaut de Missions était que cette résidence se situait au milieu de nulle part dans la forêt tropicale.

Bormann fut accueilli comme un chef d'état. Des soldats en uniformes noirs des SS lui rendirent les honneurs et les riches

propriétaires et industriels allemands d'Argentine lui offrirent un banquet de bienvenue. Après un toast en son nom, il prit la parole.

- Mes amis, comme vous le savez sans doute, le Führer est mort, ainsi que le chancelier Goebbels. L'Allemagne s'est rendue aux Judéo bolcheviques. L'Allemagne des lâches s'est rendue mais pas le Reich. Les derniers mots de notre Führer furent pour nous ordonner soit de continuer le combat soit de mourir pour ne pas tomber aux mains de nos ennemis. Il m'a personnellement chargé de continuer le combat. Je suis ici car le Führer avait une confiance absolue en votre dévouement au parti et aussi car vous avez depuis trente ans construit ici en Argentine les moyens de reprendre le combat. Bien

entendu cela ne se fera pas du jour au lendemain mais nous aurons notre revanche sur les juifs et leurs esclaves, les Etats-Unis d'Amérique. Nous n'avons pas les moyens d'ouvrir un deuxième front contre les bolcheviques. Nous nous rassurerons en nous disant qu'ils détestent les juifs autant que nous. Ils se sont battus pour libérer leur patrie. Cela m'en coûte de dire cela, mais ce fut un combat respectable. Les américains nous ont combattus pour le sionisme international. Nous allons leur faire payer et quand le monde verra ce que nous pouvons encore réaliser, il tremblera et lâchera les juifs à la vindicte des nations. Je vous remercie de votre accueil et mettons-nous au travail. Heil Hitler.

- Heil Hitler, crièrent-ils tous. Puis ils entonnèrent l'hymne allemand, Deutschland Über Alles.

Après le repas, une réunion fut improvisée en compagnie des notables présents. Le leader, Géraldo Lahusen présenta les personnes présentes. Lahusen était un riche industriel installé en Argentine. En 1919 il ouvrit un négoce de laine en direction de l'Allemagne. Rapidement, au lieu de vendre de la matière brute, il construisit des usines de traitement et de transformation de la laine. Des 1933, il entra au parti Nazi et à la demande d'Hitler transforma ses usines pour la fabrication de munitions puis d'armement. Une partie de cette production partait pour la guerre en Europe et l'autre était vendu aux dictatures locales. Bien entendu il constitua

un énorme arsenal au cas où l'Allemagne ne gagnerait pas la guerre et déplacerait le conflit ici en Argentine. Ce jour venait de se réaliser.

- Je suis content et fier de voir ce que vous avez réalisé pour le Reich, mais pouvez-vous me dire ce que je fais ici au milieu de nulle part ? Ce n'est pas comme cela que je vais pouvoir agir ; demanda Bormann.

- Comme vous l'avez dit vous-même, Herr Comment doit-on vous appeler ? Vous êtes notre nouveau Führer. Souhaitez-vous que vous appelle comme cela ?

- Non, l'Allemagne n'a eu qu'un seul Führer. Je suis le président du parti NSDAP et comme nous n'avons plus ni chancelier ni

président du Reich, appelez-moi monsieur le président.

- Comme vous l'avez dit vous-même, monsieur le président, rien ne se fera dans la précipitation. Vous devez dans un premier temps disparaître aux yeux du monde. Nos ennemis, américains, anglais et soviétiques se sont lancés dans une chasse à l'homme pour traduire devant un tribunal international tous les dirigeants du Reich. Mais nous craignons encore plus la Haganah le service de renseignement sioniste venu de Palestine. Par chance les traîtres berlinois qui collaborent avec les américains vous ont déclarés mort. Ils cherchent votre dépouille dans tout Berlin. Vous devez rester ici le temps que le monde s'habitue à votre décès. Nous allons vous procurer une nouvelle identité et vous

ferons visiter les installations de ce pays. Prochainement vous allez être reçu par le président Argentin qui, vous le savez, est un sympathisant avec nos idées. Ensuite on vous déménagera ailleurs, mais ne vous attendez pas à vivre dans des palaces avec une cour autour de vous. Si vous faites cela, votre mission est vouée à l'échec.

- D'accord faisons comme cela.

Allemagne

Himmler cherchait à fuir en passant par le nord et la frontière Danoise. Il souhaitait trouver un moyen de rejoindre l'Autriche et passer en Italie par Altausee. Accompagné de

son aide de camp et d'Heinrich Müller, chef de la Gestapo il fut arrêté à Bremevorde près de Hambourg le 22 mai 1945. Il fut reconnu par un officier Anglais alors qu'il était en chemise de l'armée et en caleçon long, avec une couverture autour du corps. Il lui adressa la parole en allemand et lui intima de se déshabiller et de s'allonger sur un canapé. Himmler a regardé un interprète et a dit :

- Il ne sait pas qui je suis !

- Si je sais, vous êtes Himmler et ceci est votre lit, déshabillez-vous !

Himmler l'a regardé fixement, mais l'officier lui a rendu son regard, finalement il a baissé les yeux et s'est assis sur le lit et il a commencé à retirer ses caleçons. Le médecin et le colonel sont entrés, ils cherchaient du poison. Il était soupçonné d'en dissimuler sur

son corps. Le médecin a regardé entre ses oreilles, partout sur son corps, sous ses bras, dans et derrière ses oreilles, dans ses cheveux et puis il est arrivé à sa bouche. Il a demandé à Himmler d'ouvrir la bouche, il a obéi et il arriva à remuer la langue assez facilement. Mais le docteur n'étant pas satisfait lui a demandé de se rapprocher de la lumière. Il s'est approché et il a ouvert la bouche. Le docteur a essayé de lui mettre deux doigts dans la bouche pour mieux regarder. Alors Himmler a retiré la tête d'un seul coup, a mordu le docteur aux doigts et a cassé la capsule de poison qu'il gardait depuis des heures dans la bouche. Le docteur déclara son décès.

On a mis une couverture sur lui et on l'a laissé là.

L'interrogatoire des autres prisonniers révéla qu'Hitler avait été aperçu à Hohenlychen en avril et qu'un personnage important y avait séjourné le lendemain de la mort présumé du Führer. L'information fut transmise au FBI et à l'OSS. Les agents Nigel et Kleinfeld quittèrent Berchtesgaden pour se rendre à l'ancien QG de la SS. Ils interrogèrent les quelques civils qui étaient restés sur place et aucun d'eux ne put les renseigner sur l'identité de ce personnage. Tout ce qu'ils savaient c'était que la voiture personnelle d'Himmler était allée le chercher à l'aéroport et que le lendemain il fut conduit à la base de Rechling.

A Rechling ils ne trouvèrent que des ruines, mais Kleinfeld réussit à se glisser sous la dalle du hangar détruit et trouva le registre

des départs. Le 1^{er} mai 1945 fut le dernier départ enregistré sur la base. Un Me 262 biplace était parti en direction du Danemark.

Il faisait gris ce jour-là tandis que les soldats du SMERCH creusaient le sol meuble de la forêt de Rathenow à quatre-vingt kilomètres à l'ouest de Berlin. Ils y déposèrent les corps d'Eva et Adolf Hitler ainsi que ceux des époux Goebbels dans le plus grand secret. Leur général les avait bien prévenu qu'il faudrait certainement qu'ils déplacent les dépouilles un jour ou l'autre, quand les affres de la guerre se seraient tues. Il faudrait dans ce cas qu'il retrouve l'emplacement. Comme ils étaient dans une forêt de feuillus composée essentiellement de charmes et de boulots, ils plantèrent trois sapins. Ainsi ils sauraient

qu'ils étaient au bon endroit et surtout si c'était en hiver car les conifères seraient les seuls arbres verts. Le capitaine réalisa néanmoins un croquis détaillé sur lequel figurait le nord géographique, les différents points caractéristiques comme des sentiers ou cet énorme rocher, ainsi que l'azimut et la distance qui séparait la tombe de ces points.

Autriche,

Franz Stangl, Wilhelm Höttl peinaient à suivre la cadence de Walter Schupf. Ils avaient entamé l'ascension du col du Brenner. Après ces dix derniers kilomètres, ils seraient en Italie.

- On ne pourrait pas ralentir un peu ?
demanda Schupf.

- Taisez-vous !

- Qu'y a-t-il ?

- Des soldats arrivent, cachez-vous dans
le bois à cent mètres.

Des unités de reconnaissance de l'armée rouge avaient roulé en marche forcée vers la frontière Italienne dans le but de peser sur les négociations à venir. Staline voulait garder l'Autriche contrairement à ce qui était convenu lors des accords de Yalta.

Walter resta ostensiblement au milieu du chemin pour attirer l'attention des soldats et leur montrer qu'il n'était pas un danger.

- Стой руки вверх, halte mains en l'air.

Walter leva les mains et répondit.

- Je ne comprends pas. Parlez-vous allemand ?

- ты не говоришь по русски ? Tu ne parles pas russe ?

- Parli italiano lei? Vous parlez italien?

- что ты здесь делаешь ? Que fais-tu ici.

- Vous voulez des cigarettes ? Zigaretten ?

- Сигареты? Контрабандист? Cigarettes ? Contrebandier ?

Les soldats acceptèrent les cigarettes et après s'être consultés décidèrent de laisser partir Walter. Ils n'étaient pas là pour faire la police mais pour chercher des éventuelles troupes américaines qui auraient franchi la frontière. Ils partirent et après un quart d'heure, Walter appela les allemands et ils continuèrent leur route. Arrivés en Italie, Walter confia les « réfugiés » au clergé de Vipiteno.

Danemark

Nigel et Kleinfeld apprirent que le personnage important était reparti en direction de la Norvège. Ils ne trouvèrent aucun témoin

visuel direct qui aurait pu identifier cet homme. Pendant que le Me 262 faisait le plein, il n'était pas descendu de l'avion. Les agents firent de même.

Ygal Moledet avait rejoint la Haganah en 1939 suite à la grande révolte arabe en Palestine. Si au départ il avait eu pour but d'empêcher la création d'un état palestinien arabe, il avait combattu le Nazisme aux cotés des anglais au sein de la brigade juive. Après la défaite de Rommel en Afrique, il ne suivit pas les anglais en Italie et continua à lutter pour la création d'une nation juive. A Tel-Aviv, il avait reçu la visite de Ben Gourion en personne qui lui demanda s'il pensait que les criminels qui avaient tué des millions de juifs dans les camps de concentration devaient

survivre. Il n'hésita pas une seconde à répondre non et se retrouva à la tête d'une section de la Haganah visant à trouver et tuer ces assassins.

Sans attendre d'avoir de preuves il partit vers l'Argentine dès l'annonce de la mort d'Hitler. A Buenos Aires il eut tout le mal du monde à interroger les argentins sur les activités allemandes dans le pays. Les allemands étaient nombreux, protégés et craints. Mais c'était cette protection du gouvernement d'Edelmiro Julián Farrell qui était également leur point faible, car les opposants au régime dictatorial les détestaient autant que leurs dirigeants. C'est ainsi qu'il apprit l'existence d'un camp dans la province de Misiones qui pouvait accueillir des criminels nazis en fuite.

Argentine

Bormann se rendit à Buenos Aires pour rencontrer le président. L'Argentine dirigée par des militaires depuis le coup d'état de 1943, était notablement du côté de l'Allemagne Nazi même si, pour ne pas se mettre les USA sur le dos, elle ne prit pas part à la guerre. Néanmoins, les ports argentins servaient au soutien des Uboot qui traquaient les convois américains en Atlantique.

- Je suis honoré Señor Bormann de vous accueillir dans mon pays. Acceptez d'ores et déjà les condoléances de mon peuple pour la mort de votre dirigeant. J'ai rencontré Hitler quand j'étais en poste en Italie et il m'avait fait une très grande impression.

- Je vous remercie monsieur le président de votre accueil. Permettez-moi de vous assurer du soutien de toute la communauté

allemande pour votre économie. Je sais que vous commercez déjà beaucoup avec nos industriels et j'espère que nos relations pourront encore se renforcer.

- Je le souhaite aussi. Mais j'ai quand même une question à vous poser. Quelles sont vos intentions en Argentine ? La guerre est finie. Etes-vous venu l'importer sur le continent américain ?

- Bien sûr que non, monsieur le président. Mon intention est de faire prospérer le génie allemand et de le mettre à votre disposition pour assurer l'indépendance de l'Argentine vis-à-vis des USA et de l'URSS.

- L'URSS ? Pourquoi devrions-nous craindre l'URSS ?

- Vous savez que j'étais très proche d'Adolf Hitler. Je participais à toutes les décisions du Reich et donc avais accès à tous les renseignements. Nos services étaient certains que Staline ne se contentera pas de mettre en place un glacis protecteur en Europe pour protéger l'URSS. Il souhaite également exporter le communisme dans le monde entier. Je peux vous assurer que d'ici dix ans l'Amérique latine sera secouée par des révolutions communistes. Cela a déjà commencé en Asie, en Chine et en Corée.

- Nous observerons cela de très près. En attendant et à la demande de vos compatriotes, je vous ai accordé la nationalité argentine et une nouvelle identité. Cela vous évitera de vous faire rattraper par les chasseurs de criminels de guerre du monde entier.

Nous avons donc des raisons mutuelles de ne pas nous nuire. Me fais-je bien comprendre ?

- C'est tout à fait clair.

Bormann reçut le nom de Juan Keller, citoyen argentin et retourna à Misiones en se jurant de ne pas respecter la promesse qu'il venait de faire à cette marionnette qui se croyait président. Il soutiendrait Juan Perron dont les idées national-socialiste se rapprochaient de celles promues par le NSDAP allemand. Il réfléchirait ensuite à prendre un rôle plus accru dans les décisions de ce pays.

Italie

Les criminels Nazis en fuite reçurent un accueil sans ambigüité de la part du clergé local. Pour l'église, même si officiellement le Vatican ne cautionnait pas cette position, les Nazis avaient combattu le mal absolu : l'URSS. Ce sont les communistes qui avaient abattu les églises et interdit la religion chrétienne. En 1917 des millions de prêtres orthodoxes et catholiques avaient été déportés et étaient morts pour le seul motif qu'ils éloignaient le peuple des idéaux bolcheviques. Ainsi le prêtre de Vipiteno offrait un asile aux Nazis avec la bénédiction de sa hiérarchie.

Des centaines de milliers d'êtres humains avaient été déplacés durant la guerre. Ceux qui avaient fui les combats, ceux qui avaient été déportés, notamment les juifs, tziganes, homosexuels et opposants politiques,

et tout ce monde revenaient dans leurs pays sans papiers d'identité. La croix rouge internationale était chargée de l'assistance à ces réfugiés et mandatée par la société des nations pour leur attribuer des papiers provisoires. Bien souvent elle le faisait sur la seule foi des déclarations des impétrants, alors quand elle avait un support pour les identifier, elle ne perdait pas de temps en vérifications.

Le clergé de Vipiteno avait très rapidement compris tout le potentiel qu'offrait la croix rouge pour aider les criminels Nazis à échapper aux armées alliées. Le prêtre de la paroisse rebaptisait les allemands et leur attribuait un certificat de baptême dont la croix rouge se servait pour leur donner une identité officielle. C'est ainsi que Franz Stangl,

Wilhelm Höttl et Horst Wagner devinrent des honnêtes citoyens Autrichiens ayant fui le fanatisme. De là, ils partirent pour Rome où l'araignée leur fournit des billets dans des bateaux partant pour l'Argentine. Un an plus tard Eichmann et Mengele prirent la même route.

A Altausee, Kaltenbrunner se réfugia dans un chalet isolé dans la montagne. Il attira l'armée américaine couvrant ainsi la fuite des autres criminels.

Argentine

Ygal Moledet approchait de Misiones en plein nuit par le rio Paraná avec cinq de ses

hommes. Se doutant que la région serait sous surveillance, ils n'utilisèrent pas les moteurs de leur zodiac et se dirigèrent à la pagaie. A un kilomètre du complexe résidentiel ils percurent des conversations venant de la rive. Bien que ce fut une nuit sans lune, ils purent distinguer qu'il s'agissait d'un poste de mitrailleuse qui condamnait la rivière. Ils arrêtèrent de pagayer, s'allongèrent dans leur flexible et se laissèrent porter par le courant. Quand ils n'entendirent plus les conversations des gardiens ils prirent la direction de la berge. Ils débarquèrent à mi-chemin entre le poste de guet et la résidence des nazis. Ils progressèrent prudemment dans la forêt et entamèrent la montée vers un promontoire qui leur permettra d'observer les alentours du complexe. Forts de leur expérience du combat dans le désert africain, ils s'enterrèrent

pour le reste de la nuit et mirent en place un tour de garde. Le jour venu, ils commencèrent à surveiller les aller et venus.

Ygal était le plus expérimenté du groupe, ayant reçu une formation à l'infiltration de la part des rats du désert de Montgomery. Il portait une tenue de camouflage et s'était grimé de sorte qu'immobile, il était parfaitement invisible à un œil non aguéri. Certes, les lieux étaient gardés, mais ces gardes-là n'avaient pas combattu en Europe ou en Afrique. Ce n'étaient que des gamins qui jouaient aux SS dans un pays en paix. Il parcourut la zone identifiant le château d'eau, l'usine électrique et la caserne. Dans cette dernière, il comprit que ces gamins qui jouaient aux soldats étaient beaucoup trop nombreux pour qu'il puisse s'y confronter

avec ses cinq hommes. Il devait savoir si Hitler ou un autre ex dirigeant du Reich résidait ici ou non. Il fallait donc qu'il contraigne les occupants à quitter les lieux.

Pendant la nuit suivante ils posèrent des explosifs sur le château d'eau et les générateurs électriques. Ygal plaça deux de ses hommes à un des méandres de la rivière et deux autres sur la route en direction du sud tandis qu'il prendrait la direction du nord. Il pensa à tort que les Nazis prendraient la direction du Paraguay ou du Brésil. L'homme qui restait mit feu aux explosifs et parti à travers la forêt en direction d'une chute d'eau qu'ils avaient repérés la veille.

Dans la résidence Bormann entendit une détonation et l'électricité fut coupée. Aussitôt ses gardes du corps l'agrippèrent et

l'entraînèrent à l'extérieur. Ils allaient monter dans leur Mercedes lorsqu'une deuxième détonation retentit et que mille mètres cubes d'eau dévalèrent la falaise au-dessus de la résidence principale. La voiture fut emportée par la vague et les hommes n'eurent que le temps de dégager avant d'être happés eux aussi.

Les soldats de la caserne située à cinq cent mètres arrivèrent rapidement sur les lieux et formèrent une ligne de défense sur la route menant au complexe tandis que d'autres partirent vers des itinéraires fixés à l'avance et patrouillèrent à la recherche d'assaillants éventuels.

Itsac, le membre du commando de la Haganah aperçu le pont de singe enjambant la rivière quand il fut découpé par une rafale

de Sturmgewehr 44, le fusil d'assaut de l'armée allemande. Son cadavre fut transporté à la villa.

- C'est un juif, monsieur le président ; dit un des gardes du corps.

- Vous êtes sur ? Un juif, ici en Argentine. Que fait-il ici ?

- Nous avons entendu parler d'une armée juive mise en place par les sionistes en Palestine. Certains d'entre eux ont combattu l'Afrika Korps du maréchal Rommel en Tunisie. Ces chiens étaient de bons soldats, il faut le reconnaître. Je me rappelle, ils appellent ça la Haganah. Ce sont des fanatiques qui traquent tous ceux qui s'en prennent aux juifs dans le monde. S'ils sont à nos trousses, il faut partir d'ici.

- Et où irons-nous ?

- Herr Lahusen nous a donné une adresse à Puerto Iguazu à la frontière brésilienne. Nous allons chez Herr Bremer, il saura quoi faire.

Les soldats les embarquèrent donc dans des Volkswagen et ils prirent la direction du nord. Ygal s'était posté dans la forêt quand les véhicules passèrent devant lui. Bien qu'ils filèrent aussi vite que possible, il reconnut Bormann. En règle générale, là où il y avait Bormann, il y avait Hitler. Il récupéra ses hommes et partirent vers la frontière.

Postdam

Au château de Cecilienhof se tint la conférence devant entériner les accords définis à Téhéran en 1943 et à Yalta en 1944. Le Reich fut définitivement dissous et divisé en deux entre l'Autriche et l'Allemagne, elle-même divisée en quatre secteurs d'occupation. L'Italie fut dépossédée de ses colonies et la frontière polonaise fut repoussée vers l'ouest sur la ligne formée par les deux fleuves l'Oder et le Neisse. Ce fut le sort des minorités allemandes en Pologne, Hongrie et Tchécoslovaquie qui rendit Churchill furieux. Truman, encore préoccupé par le conflit contre le Japon concéda beaucoup de choses à Staline en échange de l'ouverture d'un front en Chine et en Corée.

Le dernier jour des négociations, Churchill souhaita que Staline expose ce qu'il

savait du sort d'Adolf Hitler. Le dirigeant soviétique lui jura les yeux dans les yeux qu'il ne savait pas où était le dictateur. Il précisa même qu'il avait entendu dire qu'il était en fuite en Argentine ou au Japon. Les occidentaux ne purent que croire les soviétiques sur parole. La traque du Führer continuait.

Norvège

Nigel et Kleinfeld arrivèrent jusqu'à Narvik. Ils interrogèrent des pêcheurs qui leur apprirent que pendant le bombardement, un hydravion avait réussi à décoller et à prendre la direction du sud-ouest. Par le biais du commandement de la royal air force,

ils apprirent qu'un hydravion avait été repéré au large des îles Féroé et par celui de la Navy qu'un Uboot avait été coulé pendant qu'il ravitaillait un hydravion au large du Brésil. Ils appelèrent l'OSS à Washington pour savoir si un de ces appareils avaient été signalé en Amérique du sud. C'est l'Ambassade de Montevideo qui leur apprit l'incident de la laguna de rocha. Les deux agents partirent donc pour l'Uruguay par un vol commercial.

Porto Iguazu.

Ricardo Bremer reçut Bormann avec enthousiasme. Sa maison était la copie exacte de la résidence principale de Misiones. Visiblement elles avaient été construites en même temps et surtout par le même architecte. Si à

Misiones les Nazis vivaient cachait, à Porto Iguazu, ils se montraient au grand jour et vivaient dans l'opulence. Bormann comprit rapidement qu'il ne pourrait pas rester indéfiniment dans cette ville. Bremer était en quelque sorte un porte-parole du parti Nazi pour l'Argentine, le Brésil et le Paraguay. Sa mission était de faciliter les relations entre les industries tenues par des allemands et les gouvernements de ces trois pays. Le problème était que Porto Iguazu était une cible pour tous les chasseurs de criminels de guerre de la terre. Bormann ne souhaita pas rester ne serait-ce qu'une nuit en ce lieu. Aussi fut-il conduit à Asunción le temps que l'on organise son départ pour la destination prévue pour lui, là où il devait mettre en œuvre son plan de vengeance contre les Etats-Unis.

Lorsque que les cinq commandos de la Haganah arrivèrent à leur tour à Porto Iguaçú, ils trouvèrent bien la résidence de Bremer mais malgré plusieurs jours de planque, ne purent à nouveau remettre la main sur Bormann. Ils étaient toujours persuadés que de telles mesures d'exfiltrations, dignes des meilleurs services de renseignement ne pouvaient avoir été mises en œuvre que pour un chef d'état, donc pour Hitler en personne.

Sur la côte est de l'Argentine, à San Antonio del Este un Uboot fit surface à quelques centaines de mètres de la cote. Aussitôt l'équipage sortit des canots gonflables et une dizaine d'hommes évacuèrent vers la plage. Le sous-marin replongea aussitôt mais la

marine argentine prévenue par des témoins à terre le prit en chasse.

- Second, profondeur ?

- Le fond est de quarante mètres capitaine. Nous atteindrons les hauts fonds dans un kilomètre si le destroyer argentin nous en laisse le temps.

- En avant toute, profondeur trente-huit mètres.

- Nous allons racler le fond capitaine.

- Vous préférez vous faire grenader ?

- Pilote en avant toute, profondeur dix-huit mètres.

- Capitaine ici sonar, le destroyer nous bloque la route vers le large.

- Torpilles avons-nous une solution ?

- Négatif capitaine, ils sont trop près.

- Grenades, grenades.

Le destroyer argentin ayant repéré à vue le sillage de l'Uboot décida de ne lui laisser aucune chance de s'enfuir. Beaucoup trop de ces sous-marins avaient nargués la marine argentine et le capitaine de vaisseau commandant le destroyer voulait accrocher cette victoire facile.

- Second, je monte dans le kiosque, faites surface dans trente seconde.

- On se rend capitaine ?

- On sauve nos hommes. Dès que nous serons à l'air libre je veux que tout le monde évacuent, compris ?

- A vos ordres.

Le Uboot émergea à une dizaine de mètre à peine du destroyer. Aussitôt le capitaine ouvrit le kiosque et brandit un drapeau blanc. L'équipage argentin fut tellement surpris que personne ne fit feu avec les canons du bord. Les sous mariniers allemands évacuèrent leur bateau, sautèrent à l'eau et se dirigèrent vers le destroyer où des filins avaient été tendus pour qu'ils puissent grimper à bord. Le pacha savourait déjà la gloire d'avoir capturé un sous-marin allemand. Il viendrait orner son tableau de chasse et agrandir la marine argentine.

Le capitaine du Uboot s'adressa à son second.

- Je t'ordonne de t'occuper de mes hommes.

- Qu'allez-vous faire capitaine ?

- Tu ne crois quand même pas que je vais laisser ces salaups prendre mon navire.

- Ce fut un honneur capitaine.

- Heil Hitler.

Le capitaine redescendit dans le sous-marin, referma le kiosque et avant même que les argentins ne comprennent, réussit à se glisser sous le destroyer. Il récupéra à l'armurerie des grenades, alla à la chambre des torpilles et saborda son bateau.

Pendant ce temps, les premiers passagers à avoir évacué le sous-marin avant le début de la bataille furent récupérés par des limousines allemandes et conduits à San Antonio Del Oeste à la résidence personnelle de Géraldo Lahusen.

Asunción

Bormann prit un avion qui le conduisit à San Carlos de Bariloche à la frontière chilienne et plein ouest de San Antonio del Oeste. De là, il monta dans le même hydravion que lors de son arrivée en Argentine. Quand il reconnut le pilote Bormann lui demanda qu'exceptionnellement il se posa sans provoquer d'accident. Celui-ci rigola et lui promit de faire pour le mieux. Ils

remontèrent le Lago Hahuel Huapi sur une cinquantaine de kilomètres et se posèrent face à la résidence Inalco protégée par un ensemble d'îlots.

Cette résidence était une magnifique demeure de style bavarois toute en bois et adossée à la forêt. A l'arrière il y avait un bunker enterré équipé de tous les systèmes de communications dont pouvait avoir besoin le dirigeant d'un pays en exil. Le lac hébergeait une dizaine d'îles dont une comportait une caserne de SS, une autre une tour de contrôle et enfin la plus grande, l'île de Huemul sur laquelle les plans de Bormann allaient prendre vie. Mais ça, il ne le savait pas encore.

En 1946, Juan Perón devint, démocratiquement président de l'Argentine. Souhaitant mettre en place une troisième voix dans

la politique mondiale, il refusait de s'aligner sur celles des Etats-Unis ou de l'URSS. Pour cela, il comptait sur l'aide des allemands présents sur son territoire pour former une armée solide, lutter contre l'opposition et développer son économie, grâce notamment aux technologies que ces Nazis avaient ramenés avec eux.

Il y avait parmi ces savants allemands, le docteur Ronald Richter ancien chercheur en physique en Thuringe et spécialiste en énergie nucléaire. Le docteur Richter avait convaincu le président argentin qu'il serait en mesure de construire une centrale nucléaire sur l'île de Huemul. Le dictateur s'empressa de lui accorder la propriété de l'île et débloqua d'énormes crédits pour lui permettre de réaliser cette prouesse scientifique.

Dès son arrivée, Lahusen expliqua donc à Bormann quels étaient les projets dans cette région et les moyens mis en œuvre pour y parvenir.

- Tout cela est bien beau, mais si ces sous-hommes de juifs ont réussi à me retrouver à Misiones, expliquez-moi comment ils ne le pourraient pas ici.

- Comme vous l'avez remarqué, cette résidence est beaucoup mieux protégée que celle de Misiones. De plus nous sommes à l'extrémité ouest de l'Argentine et personne, pas même les habitants de San Carlo de Bariloche ne connaissent l'existence de notre colonie. Nous avons choisi cet emplacement dans le but d'accueillir notre Führer, mais aussi car elle est située à l'extrémité de la ligne de chemin de fer reliant mes usines à

Sant Antonio del Oeste. Vous savez sans doute que des fidèles au Reich sont arrivés par Uboot récemment chez moi et ce n'est pas fini. Avec l'appui du président Perón, ils n'auront plus besoin de se cacher.

- Vous connaissez la mission que le Führer m'a léguée avant sa mort. Nous devons fabriquer une arme atomique et la larguer à New-York au-dessus de Manhattan. Où en sont nos recherches ?

- C'est aussi pour cela que nous sommes ici. Perón nous a donné une île, l'île de Hue-mul avec pour mission d'y construire une centrale nucléaire. Officiellement elle sera conçue pour produire de l'électricité mais nous en profiterons pour y enrichir l'uranium que nous ferons venir légalement.

- Le problème c'est que pour produire de l'électricité nucléaire, il nous faut d'abord beaucoup d'électricité pour produire de l'eau lourde.

- Actuellement, nos ingénieurs sont en train de construire une centrale hydro-électrique à Nueva Helvetia en Uruguay. C'est tout près de l'endroit où vous vous êtes écrasé. Et c'est surtout à une journée de bateau de mes usines. Nous pourrons y produire de l'eau lourde, l'acheminer jusqu'à mes usines en bateau et ensuite en train jusqu'ici. Tout ça sous couvert du négoce de laine puisque c'est mon activité principale.

- C'est parfait. En ce qui concerne ma sécurité ? Je n'ai pas l'intention de vivre comme un moine le reste de ma vie.

- La Haganah, nous en sommes certain ne cherche ni Martin Bormann ni Juan Keller, mais Adolf Hitler. Nous allons procéder comme le faisait le Führer lui-même. Un sosie sera vu en Argentine, au Brésil ou ailleurs pour attirer nos ennemis. Il sera protégé par notre service de sécurité et nous essaierons de tuer encore quelques juifs si nous le pouvons. Croyez-moi, ce ne sont pas les volontaires qui ont manqué quand j'ai proposé cette mission à nos camarades. Juan Keller pourra se composer une vie sociale soit à Bariloche soit, et ce serait mieux, à Osorno au Chili. Nous y avons acheté une ferme à votre nom.

- Nous verrons quand il sera temps.

Eichmann arriva à Buenos Aires à bord d'un transatlantique en provenance de Gènes. Il fut accueilli par les hommes de Lahusen et séjourna à Misiones le temps que ses papiers provisoires de la croix rouge au nom de Ricardo Clément ne soient transformés en papiers officiels argentins. Ensuite, il fut envoyé à Tucuman où il travailla dans une usine hydroélectrique. Il en profita pour faire venir son épouse et ses trois enfants.

Berlin Est

Au quartier général du KGB à Berlin, sur Unter den Linden, le colonel Andropov reçut un message particulier. Il devait envoyer

une équipe dans la forêt de Rathenow pour exhumer les corps des époux Hitler et Goebbels et les ensevelir dans une garnison soviétique à Magdebourg. A ce texte étaient joints un plan et des indications. Parmi celles-ci il y avait le nom d'un colonel du GRU, l'ancien SMERSH.

Le colonel Andropov appela son homologue au GRU.

- Camarade colonel, j'ai reçu une mission du camarade Beria concernant des corps que vous avez enterrés il y a huit mois.

- Je vois parfaitement de quoi vous parlez, camarade colonel. A quelle date et à quelle heure dois-je me mettre à la disposition du comité pour cette mission.

- Dès demain, cela vous pose-t-il un problème ?

- Quand il s'agit d'un ordre du camarade Beria, il n'y a aucuns problèmes. J'imagine que le camarade Staline a validé cette décision.

- J'imagine moi aussi. Dois-je en référer à votre général ?

- Non, camarade. A la création du GRU l'ancienne équipe a été mutée en Sibérie. Si vous voyez ce que je veux dire. Personne d'autre que moi ne connais l'identité de nos invités. Je ne prendrais pas le risque de devoir répondre à des questions gênantes.

- Nous sommes d'accord. De mon côté, l'équipe que je vous affecterais ne connaîtras

pas non plus l'identité des corps. Pensez-vous qu'ils puissent être reconnus ?

- Catégoriquement impossible. Il y a huit mois déjà les corps étaient en voie de décomposition, accélérée par leur crémation. Ils n'ont pas du tout été respectés. Donc ce que nous allons déterrer ne seront que des corps brisés.

- C'est parfait. Je ne serais pas là demain pour vous recevoir. Rappelez-vous que nous serons les seuls à part Beria et Staline à savoir. Si vous avez le moindre soupçon qu'un de mes hommes découvre le poteau rose, ils devront être abattus. Mon adjoint assistera à l'exhumation. Si vous prononcez le nom de Tolstoï leur sort sera réglé. Toujours pas de problèmes.

- Pas de problèmes pour moi camarade colonel. Dois-je faire mes adieux à mon épouse ?

- Non camarade. Vous avez ma parole. Il faut au moins que vous et moi aient la mémoire de ce qui se cache dans cette forêt.

Le lendemain, le colonel Kamarov franchissait les portes de la caserne du KGB de Magdebourg. Un capitaine et dix soldats l'attendaient. Les deux officiers montèrent dans une jeep tandis que les soldats suivaient à bord d'un camion ZIL. Le capitaine avait bien préparé sa mission et sans un mot se dirigea vers la forêt de Rathenow. Il avait mémorisé la carte par cœur. Sur place, ils dénichèrent assez rapidement les trois sapins, seuls arbres verts en ce mois de février. Le sol était gelé et les soldats eurent du mal à creuser. Kamarov

leur indiqua que les corps se trouvaient à un mètre sous terre. Le capitaine dirigeait consciencieusement les opérations. Il coupa un jeune bouleau et se tailla une pige de un mètre. Il contrôlait régulièrement la profondeur de la fosse et à quatre-vingt-dix centimètres interdit à ses hommes d'utiliser les pioches.

Au bout d'une demi-heure, ils aperçurent les os d'un pied. Délicatement ils extirpèrent les quatre corps. Le froid et l'humidité leur évita les odeurs de chairs calcinées et putréfiées. Les morceaux furent enfermés dans une caisse en bois carrée choisie pour ne pas ressembler à un cercueil.

Pendant le trajet retour, le capitaine rompit le silence qui dominait depuis le début de la mission.

- J'imagine que je ne suis pas habilité à connaître l'identité des corps, mais depuis que j'ai intégré le KGB, j'essaie au maximum d'analyser au maximum ce que je fais. Je pense que si je veux évoluer rapidement je dois faire montre d'une intelligence supérieure. Qu'en pensez-vous camarade colonel ?

- Camarade capitaine, au GRU nous sommes avant tout des soldats. Et des soldats ne réfléchissent pas, ils obéissent.

- C'est pour cela que je n'ai pas choisi l'armée à la sortie de mes études. Je pense que le parti a besoin d'hommes qui réfléchissent à la meilleure façon de servir le peuple soviétique.

- Et à quoi vous mène la meilleure façon de servir, camarade capitaine ?

- Je pense et je ne crois pas me tromper que dans cette caisse il y a le corps du fasciste Hitler. Ai-je tort ?

- Comme vous l'avez dit vous-même, camarade, nous ne sommes pas habilités à connaître l'identité de ces corps.

- Mais que vous dit votre instinct ?

- De rester en vie camarade, de rester en vie.

Arrivés à Magdebourg, la caisse fut à nouveau ensevelie dans les anciennes écuries de la caserne prussienne. L'adjoint du colonel Andropov demanda à Kamarov comment s'était passée la mission.

- Permettez-moi de démentir le titre d'un roman inachevé de Tolstoï. Ces cadavres-là ne sont pas vivants.

Et il s'en alla.

Argentine

Les travaux sur l'île de Huemul avançaient bien. Une centrale électrique diesel avait été construite pouvant produire mille mégawatt. Le réacteur en lui-même occupait un bâtiment carré de cinquante mètres sur cinquante et vingt mètres de haut. Un laboratoire était aussi en construction devant servir aux études sur l'enrichissement de l'uranium et la conception de l'arme atomique. Huit

autres bâtiments étaient en prévision pour accueillir le personnel mais aussi une garnison chargée de la sécurité du site.

Bormann visitait les travaux avec un enthousiasme non déguisé. Il se disait que son objectif de destruction des USA s'approchait à grandes enjambées. La seule ombre au tableau était sa paranoïa grandissante. Depuis l'épreuve de Misiones, Bormann ne faisait plus confiance en la capacité de Lahusen à assurer sa sécurité. Il passait beaucoup plus de temps à Osorno qu'à la villa Inalco. A Osorno il goûtait à la vie de gaucho passant beaucoup de temps à cheval à sillonner la pampa chilienne. En revanche il n'était pas aimé par la population locale à laquelle il faisait peur. Il ne se séparait jamais de son

pistolet qu'il portait ostensiblement à la ceinture.

Au bout de quelques mois, il commença une aventure avec sa cuisinière dont il adopta la fille. Rapidement ils se marièrent et Bormann demanda la nationalité Chilienne. Dans ce pays, seuls les natifs pouvaient l'acquérir. Ses papiers argentins au nom de Keller et son mariage avec une chilienne ne suffisait pas.

Il trouva un paysan analphabète qui en échange d'un terrain, jura que Juan Keller était né au Chili. Cette déclaration et un pot de vin conséquent lui permirent d'obtenir la nationalité chilienne. De cette façon il était persuadé de passer à travers les filets des chasseurs de Nazis. Etonnement, le brave paysan qui avait témoigné en sa faveur

disparut du jour au lendemain. Cela ne fit que renforcer la crainte que Bormann inspirait à la population d'Osorno.

Joseph Mengele était entré en Argentine sous le nom de Helmut Gregor. Après un passage par Misiones il se rendit à Nueva Helvetia pour diriger le camp SS qui protégeait la centrale électrique et coordonner le transfert de l'eau lourde en direction de San Antonio del Oeste. Ces envoies se faisaient régulièrement par petites quantités pour ne pas qu'un stock important d'eau lourde ne soit détruit. En 1958, il se maria sous son vrai nom sans que cela n'agite aucune sonnette d'alarme. Le gouvernement uruguayen faisait tout pour protéger l'anonymat des ressortissants allemands sur son sol.

En 1947 Harry Truman créa la CIA et retira au FBI toutes prérogatives concernant l'espionnage à l'étranger. L'avènement de la guerre froide fit que l'engouement concernant la recherche d'Hitler se réduisit à sa plus simple expression. L'agent James Nigel réintégra le FBI tout en restant en Argentine et le colonel Joachim Kleinfeld prit la direction de l'agence de la CIA à Buenos Aires. Si leur ancienne mission n'était plus une priorité, ils la gardaient quand même sous le coude et codirigeaient la cellule de veille de recherche des criminels de guerre en Amérique latine.

La création de l'Etat d'Israël vit la dissolution de la Haganah et la naissance du Mossad, le service de renseignement pendant de la CIA à Jérusalem. Là encore, les confits avec les pays arabes limitrophes réduisirent

les effectifs rattachés à la traque des Nazis. Ce fut cet alignement des planètes qui expliqua le coup de téléphone qui arriva à Buenos Aires.

- Directeur Kleinfeld, je suis Ygal Mole-det, vous ne me connaissez pas, ...

- Si je ne vous connaissez pas, je ne ferais pas mon travail et le gouvernement des Etats-Unis me mettrait à la porte. Etes-vous sur une ligne sécurisée ?

- Affirmatif, vous pouvez parler librement.

- Comment va le Mossad monsieur Mole-det ?

- Aussi bien que la CIA, nous nous débattons pour faire mille choses à la fois sans

en avoir les moyens. Je me trouve actuellement en Argentine. Pouvons-nous nous rencontrer pour parler d'un vieil ami commun ?

- Pas de problèmes pour moi. Dites-moi où et quand.

- Ce soir vingt heures, au Bolivar plaza de mayo.

- J'y serais.

Le restaurant le Bolivar se situait à l'angle sud-ouest de la place de mai, non loin du centre historique de Buenos Aires. Vieil établissement de la capitale il offrait à ses clients le cadre rassurant d'avant-guerre. L'intérieur était divisé en plusieurs box permettant aux couples légitimes ou non de

pouvoir dîner sans se faire remarquer. Quand Joachim arriva, un serveur le conduisit immédiatement au fond de la salle à une table cachée par une cloison en bois exotique.

- Asseyez-vous directeur. Je vous ai commandé un whisky.

- Vous me décevez Ygal. Je pensais que le Mossad savait qu'étant juif, je ne buvais pas d'alcool.

- Je dois vous l'avouer monsieur le directeur,

- Appelez-moi Joachim.

- ... Joachim, que nous ne savions pas si vous étiez pratiquant ou non.

- Je ne l'étais pas avant que notre ami commun décime six millions de juifs en Europe. C'est alors que j'ai demandé à Dieu pourquoi il a laissé faire, et vous savez quoi, il m'a répondu.

- Que vous a-t-il répondu ?

- Pour que tous les juifs du monde croient en lui.

- C'est l'éternel débat. Vous savez ce que dit un juif quand on lui demande quand viendra le messie.

- Quand tous les juifs respecteront le Sabbat, et il rajoute : c'est pas demain la veille.

Ils rirent.

- Bon qu'avez-vous à me dire concernant notre ami commun. Pensez-vous qu'il soit vraiment mort ?

- Oui, j'en ai la conviction. Vous savez pourquoi ? Parce que les Nazis ici en Argentine font tout pour que l'on croie qu'il est vivant. Si c'était le cas, ne pensez-vous pas qu'ils feraient l'inverse ?

- C'est ce que je pense aussi. Alors que ne pouviez-vous pas me dire au téléphone.

- Ce que je vais vous révéler, il faut que vous voyiez mes yeux pendant que je vous le dit. J'ai là un plan du quartier de Manhattan avec les conséquences d'une explosion atomique. Ce plan, je l'ai récupéré dans les bureaux de Lahusen à San Antonio del Oeste.

Kleinfeld regardait Moledet dans les yeux et n'y distinguait aucune malice ou tromperie.

- Comment pourraient-ils faire une arme nucléaire ? Nous avons détruit leurs stocks d'eau lourde en Norvège avant qu'ils ne partent pour ici. Ils n'ont pas la technologie ni les moyens.

- Ils ont tout ce qui leur faut. Ils fabriquent l'eau lourde à Nueva Helvetia en Uruguay et la font transiter par bateau puis par train de San Antonio del Oeste vers Bariloche. Vous avez certainement entendu parler du projet Huemul ?

- Bien sûr, Perón fait construire une centrale nucléaire, du moins essaye. De ce que nous savons ils ne sont pas prêts d'y

arriver. Justement car ils n'arrivent pas à stabiliser l'uranium.

- Ils sont prêts, croyez-moi. Mais les Nazis trompent Perón autant qu'ils trompent les services de renseignement du monde entier. Ils se moquent de la production électrique, ce qu'ils veulent c'est se venger de l'Amérique.

- Diriez-vous qu'ils sont sur le point de réussir ?

- Non, ils en sont loin, mais je vais repartir en Israël et je ne voulais pas garder ces renseignements pour moi. Dans cinq, dix ou vingt ans, si on ne fait rien les Nazis auront la bombe. Imaginez ce qu'ils feront aux USA et ce qu'ils feront à un état juif. Nous

représentons ce qu'ils redoutaient le plus. Vous savez ce qu'Hitler disait des pays arabes ?

- Non.

- Il pensait que sur la terre la seule nation capable de détruire une autre nation, n'était pas l'URSS mais la nation arabe.

- Je vous remercie. Je vais en référer à mes supérieurs. J'espère qu'ils prendront cela avec le sérieux que cela nécessite.

- S'ils ne font rien, je vous en conjure, il faudra que vous agissiez vous-même. Je garderais un œil sur vous. Chalom directeur.

Kleinfeld prépara un rapport et le fit parvenir à Washington par la valise diplomatique dès le lendemain.

Il ne resta quand même pas les bras croisés et commença à organiser une surveillance du port de San Antonio del Oeste. Parallèlement, il envoya un agent à San Carlo de Bariloche pour voir s'il y avait moyen de tirer des renseignements quant à l'avancée des travaux du projet Huemul.

Juan Miguel Calletero d'origine Argentine avait fait ses études au MIT et avait un doctorat en mathématique et un autre en physique. Dès sa sortie de la prestigieuse université il avait été recruté par l'OSS pour travailler sur les méthodes de cryptage de l'armée allemande. Sa première mission opérationnelle fut d'aller récupérer une machine Enigma dans le port de Cadix en Espagne. Il fut choisi pour deux raisons évidentes, il

parlait espagnol et était en mesure de savoir si cette machine n'était pas un leurre. Il resta en Espagne jusqu'à la fin de guerre où il mit ses qualités à profit pour décrypter les transmissions entre l'Allemagne et les sous-marins patrouillant en Atlantique. Son travail permit de sauver énormément de vies dans les convois de ravitaillements partant des USA pour se rendre en Angleterre. De retour à Washington, il apprit la création de l'antenne de la CIA à Buenos Aires et demanda sa mutation.

Il déjeunait à El Boliche de Alberto sur la calle Villeguas car c'était le restaurant favori de José Antonio Balseiro docteur en physique comme lui. Il attendit que ce dernier prenne son digestif, un Fernet, pour l'aborder.

- Docteur Balseiro, permettez-moi de me présenter, docteur Calletero, je suis un aficionado conquis de vos travaux sur les radiations des forces nucléaires. Puis-je m'asseoir avec vous ?

- Je vous en prie. Docteur Calletero ? Comment se fait-il que je n'ai jamais entendu parler de vous ?

- Bien que né à Dina Huapi, j'ai fait mes études à los Estados Unidos, au MIT. J'ai un doctorat en mathématique et un autre en physique, mais mes travaux n'ont portés que sur la résistance des matériaux. J'ai travaillé pendant la guerre sur les moteurs à réaction. Malheureusement, je n'ai jamais été à la hauteur de ceux du docteur Von Braun. On dira ce que l'on veut des Allemands, mais en

matière d'ingénierie, ils sont les meilleurs.
Sans vous offenser docteur.

- Vous ne m'offensez pas, et ne soyez pas modeste. Deux doctorats du MIT, vous méritez le respect. Malheureusement tout le monde ne peut pas avoir le prix Nobel. Et que faites-vous à Bariloche ?

- Je suis venu enterrer ma mère.

- Je suis désolé.

- C'est la vie. Je prends un peu de repos au bord du rio negro avant de repartir à Buenos Aires. J'ai obtenu une chaire grâce à l'intervention de Jorge Kurchan. Je vais modestement contribuer à faire de l'Argentine une nation moderne.

- Jorge Kurchan ? Vous m'impressionnez. Sa spécialité est la physique statistique je crois ?

- Oui, je ne sais pas ce que vous en pensez, mais pour moi ce n'est pas de la science. Travailler sur la résistance de l'acier, l'effet des radiations par exemple, ça c'est du concret. Vous êtes natif de Bariloche, je crois savoir.

- Exact et grâce à dieu, j'ai trouvé un travail passionnant ici même.

- Il y a un laboratoire d'astrophysique à Bariloche ?

- Non, vous parliez de faire de l'Argentine un pays moderne, nous fabriquons une centrale nucléaire. Si nous y parvenons, notre

pays sera totalement indépendant d'un point de vue énergétique quant à la production d'électricité.

- Je ne savais pas que nous avions une centrale nucléaire en Argentine.

- Parce que nous ne l'avons pas encore, nous sommes toujours dans la phase de développement. Qu'elles sont vos connaissances en matière de radioactivité.

- Mis à part le tronc commun à tout doctorat en physique, pas grand-chose. Ce sont les français qui ont découvert l'uranium je crois.

- Exact, Pierre et Marie Curie. Et ils ont même déposé le brevet de l'arme atomique.

- L'arme atomique ? Attendez on parle de l'avant-guerre. Heureusement que les allemands ne l'on pas découvert quand ils ont envahis la France.

- Comme vous dites. Puisque l'on parle de l'Allemagne, savez-vous encore qu'ils avaient faits des essais d'une bombinette, bien avant le projet Manhattan.

- Non je ne savais pas, mais je ne suis pas comme vous un spécialiste en physique nucléaire.

- Ce n'est pas grâce à ça que je le sais. Dites-vous bien que mon patron n'est autre que le Docteur Richter, un ancien Nazi qui a travaillé en 1945 sur la bombe allemande.

- Seigneur, heureusement qu'aujourd'hui, ils sont pacifistes.

- Comme vous dites car là où en sont nos travaux, ils pourraient bien arriver à produire suffisamment de matière fissile pour en construire une. Cela vous direz que je vous présente au docteur Richter ? Je suis persuadé que votre domaine de compétence sur la résistance des matériaux l'intéresserait grandement.

- Excusez-moi, mais ça paye bien ?

- Certainement bien plus que ce que le gouvernement Argentin va vous octroyer.

- Ce n'est pas pour travailler à la fabrication d'une bombe j'espère ?

- Non, comme vous l'avez dit, ils sont pacifistes, mais des scientifiques comme nous veulent toujours se prouver qu'ils sont capables de la faire cette bombe. Surtout que cela n'est pas bien compliqué.

- Pas compliqué ?

- Non, je vais vous faire un petit cours en accéléré. Soit vous ne disposez que d'uranium 235 et vous faites un assemblage par insertion, soit de plutonium 239 et vous faites un assemblage par explosion. Pour la première, vous disposez de deux blocs d'uranium d'une masse inférieure à la masse critique et avec le principe du canon vous projetez les deux masses l'une contre l'autre pour provoquer cette phase critique. Pour la deuxième vous disposez d'une boule de plutonium d'une densité non critique et par l'explosion,

vous concentrez le plutonium pour que sa densité devienne critique.

- En effet dit comme cela ça n'a pas l'air compliqué.

- Quand on sait que dix kilogrammes de plutonium sont équivalent à cinquante kilo d'uranium et que la plus grosse difficulté est la stabilisation des isotopes radioactifs, on comprend vite que tout cela dépend du deutérium, plus connu sous le nom d'eau lourde. Le principe est le même pour les centrales nucléaires. Nos travaux actuels portent sur la stabilisation du plutonium. Il ne faudrait quand même pas que notre centrale se transforme en bombe atomique.

- Vous êtes en train de me dire que quand vous aurez une centrale en

fonctionnement, la transformation du plutonium civil en militaire ne sera qu'une formalité ?

- Une grosse formalité, mais oui. Je pense que d'ici deux ans notre centrale sera opérationnelle. Mais encore une fois, il n'est pas question de paniquer. Tout cela n'est que de la divagation de scientifique. Le gouvernement argentin n'a nullement l'intention de se munir de l'arme atomique.

- Vous me rassurez. Buvons à la grandeur de l'Argentine et à la paix. Salud.

Juan Miguel Calletero retourna à Buenos Aires et fit son rapport au directeur Kleinfeld. Celui-ci transmis une demande d'intervention immédiate à Washington. Une semaine plus tard, il reçut l'autorisation tout en

précisant que le gouvernement américain ne devait en aucun cas être incriminé. Néanmoins, son budget venait d'être augmenté de dix millions de dollars.

En 1955 Juan Perón fut contraint à l'exil et le gouvernement provisoire mit en place une phase de transition visant à des élections libres. Comme d'habitude dans ces circonstances, les fonctionnaires souffrirent de la fluctuation des institutions. Les militaires notamment ne furent pas payés pendant quelques mois. La situation la plus critique fut celle rencontrée par l'aéronavale accusée d'avoir délibérément bombardé des civils sur la place de mai pendant une tentative de coup d'état. Kleinfeld demanda à Washington d'organiser la fuite des amiraux contre l'attribution de pots de vin conséquents.

Calletero se rendit à Bahia Blanca au quartier général de la force aéronavale argentine. Il avait bien entendu prit contact avec l'amiral Samuel Toranzo Calderón pour une entrevue secrète sous couvert du gouvernement paraguayen. On le fit entrer par l'arrière du bâtiment.

- Mes respects Amiral. Je suis venu vous proposer le soutien du gouvernement paraguayen. Nous savons que vous risquez la cour martiale pour votre participation au soulèvement contre le dictateur Perón. Nous sommes prêt à vous accueillir vous et vos camarades jusqu'à ce que votre propre gouvernement reconnaisse en vous des héros et non des criminels.

- Je suis ravi monsieur Caldero. Votre gouvernement m'aidera-t-il à m'enfuir ?

- J'ai là des passeports aux noms d'Aníbal Olivieri, Benjamín Gargiulo et vous. Des amis bien placé sont également prêts à vous octroyer une aide financière de cinq cent mille dollars chacun en échange d'une mission.

- Une mission ? Quelle mission ?

- Il y a sur l'île de Huemul une infrastructure qui menace nos amis. Ils aimeraient que vous la bombardiez. Ils s'arrangeront pour que la population soit avertie et quitte l'île. Vous n'aurez pas d'autre sang argentin sur la conscience.

- Vos amis, ce sont les USA ou l'URSS ?

- L'URSS, les Etats-Unis vous aurez donné un million.

- Ce n'est pas faux. Dites à vos amis que se sera fait. Je serais à Asuncion demain. L'île sera bombardée dès que je serais à l'abri.

- Voilà un plan des infrastructures. Ces deux bâtiments là sont la priorité.

Deux jours après, deux Beechcraft T-34 Mentor décollèrent de la base de Punta Indio à l'est de l'Argentine. Avions monomoteurs à hélice, ils pouvaient transporter une bombe de cinq cent kilo. Les pilotes avaient pris la précaution d'effacer les marquages sur les flancs et l'empennage des appareils. Le capitaine de vaisseau commandant la base avait choisi deux officiers de confiance. Ils ne demandèrent pas pourquoi ils devaient réussir

cette mission. Chacun d'eux recevrait dix mille dollars pour s'assurer de leur silence.

- Docteur Balseiro, ici le docteur Calletero.

- Bonjour docteur Calletero, comment allez-vous ?

- Docteur, ne me coupez pas la parole et écoutez bien ce que je vais vous dire. L'île de Huemul va être bombardée. Vous avez deux heures pour faire évacuer tout le monde. Me comprenez-vous ?

- J'ai compris. Merci docteur.

Les appareils longèrent le rivage jusqu'à San Antonio del Oeste en volant au

raz des flots puis suivirent la voie de chemin de fer jusqu'à Bariloche. Ils évitèrent au maximum de survoler les agglomérations. A Dina Huapi ils plongèrent au-dessus du lac. Leurs hélices faisaient vibrer l'eau à la surface. Ils survolèrent l'île de Huemul puis grimpèrent à cinq cent mètres. De là ils piquèrent. Le premier avion visa le cœur du réacteur et le deuxième le laboratoire de recherche. A cent mètres ils larguèrent leur bombe et effectuèrent une ressource. Ils firent un passage pour vérifier que leur cible avait été détruite. Un énorme cratère avait remplacé les bâtiments ciblés. Ils firent alors demi-tour et retournèrent à leur base à haute altitude. Ils n'avaient plus assez de carburant pour faire du rase motte.

Suite à cet « incident », l'armée argentine se rendit sur place et comprit ce que les anciens Nazi avaient l'intention de faire. Ils dynamitèrent ce qui restait des installations. Le bunker de la villa Inalco fut aussi détruit. Elle était vide quand les argentins l'investirent.

Plus tard, Nigel vint voir son ami Kleinfeld.

- Regardes ce que j'ai découvert.

Nigel lui tendis une fiche de police avec une photo et une petite biographie.

- Ricardo Clémente. Qui est ce brave citoyen ? C'est un allemand né à Buenos Aires. C'est censé nous intéresser ?

- L'homme que tu vois est Adolf Eichmann.

- Tu es sur ?

- J'ai réussi à retracer son itinéraire depuis l'Allemagne. Il a été fait prisonnier par l'armée américaine et s'est évadé. Il a passé la frontière autrichienne à Vipiteno via Altausse. Ces faux papiers viennent de la croix rouge romaine et il est venu en Argentine en bateau. Il a travaillé dans une centrale hydroélectrique à Tucuman avant de déménager à Buenos Aires. Là nous savons qu'il a eu des contacts avec de nombreux Nazi dont Mengele.

- Mengele ? Si les Israéliens savaient cela ils seraient excités comme des puces.

- J'ai son adresse. Tu sais que je ne peux pas agir sur un sol étranger. C'est pour cela que l'on forme un binôme. Toi tu le peux. Alors, on le capture quand ?

- Pas si vite cow-boy, tu me fais un rapport le plus exhaustif possible et je le transmettrais à Washington.

- Je regrette le temps où l'on avait carte blanche.

- A cette époque-là, l'URSS était notre allié, tu t'en souviens ?

Le rapport arriva sur le bureau de Truman qui rassembla son cabinet.

- Que faisons-nous pour Eichmann ?
On le capture ou on le donne aux israéliens ?

Le secrétaire d'état demanda la parole.

- Monsieur le président, l'Allemagne commence à peine à tourner la page du nazisme. Si on rapatrie Eichmann il faudra à nouveau convoquer un tribunal d'exception. Même en Israël la jeunesse ne veut plus entendre parler de la Shoah. Ils pensent que leurs aînés se sont laissé mener à l'abattoir sans se défendre.

- Ce qu'Eichmann a fait à l'humanité ne peut rester impuni. Je me moque de ce que pensent les opinions publiques en Allemagne ou en Israël. Cela me surprend mais je ne peux en tenir compte. Laisser cet homme en liberté serait une insulte pour tous nos GI qui

sont morts dans cette guerre. Si les Israéliens ne veulent pas s'en charger il faut qu'on le fasse.

- Nous ne pouvons pas monsieur le président.

- Nous ne pouvons pas ? Et pourquoi ?

- Le secrétaire d'état du gouvernement d'Adenauer, Hans Globke est un ancien Nazi et il a travaillé avec Eichmann sur l'élaboration des lois raciales. Si nous trainons Eichmann devant un tribunal il se fera un plaisir de dénoncer Globke. Nous savons tous ici que la RFA est un allié prédominant pour contrer l'expansionnisme communiste. Nous ne pouvons et ne devons pas mettre en doute la légitimité du gouvernement de l'Allemagne de

l'ouest. Cela laisserait le champ libre aux communistes de la RFA.

- Qu'en pensez-vous ? demanda Truman aux autres ministres présents.

- Nous partageons l'avis du secrétaire d'Etat monsieur le président.

- D'accord. La CIA vous m'enterrez ça.

Lothar Hermann appartenait au parti communiste allemand en 1933. Durant une manifestation dans les rues de Munich il fut matraqué et jeté dans un camion de la SA. Tabassé à mort, il se réveilla au camp de Dachau. Après cinq années terribles où il subit privations et tortures, il fut libéré en 1938 pour faire de la place aux juifs et

homosexuels. Grace au mouvement de résistance contre le nazisme il put immigrer avec sa famille en Argentine. Qu'elle ne fut pas sa désillusion quand il constata qu'ici aussi, la gangrène avait gagné la société d'origine allemande. Il se fit discret et ouvrit un commerce de bicyclettes, bicyclettes fabriquées par les usines Lahusen. Mais ça il n'y pouvait rien, il fallait bien qu'il nourrisse sa famille.

Aujourd'hui sa fille était une belle jeune femme de vingt ans. Elle sortait beaucoup et malheureusement fréquentait les enfants de la diaspora allemande de Buenos Aires. Parmi ceux-ci, il y avait un garçon en particulier qui lui plaisait. Il s'appelait Klaus Clémente. Pendant un rendez-vous le jeune garçon, pour impressionner la belle demoiselle lui révéla que son père ne s'appelait pas

Clémentine, mais Eichmann et qu'il avait eu un poste très important au sein du troisième Reich pendant la deuxième guerre mondiale. La jeune Sylvia n'ayant jamais entendu parler de Eichmann voulu en savoir plus et à qui d'autre demander des renseignements qu'à son père.

- Papa, tu sais que je fréquente un garçon ?

- Je sais ma fille. J'espère que c'est un homme d'honneur et qu'il n'abusera pas de toi avant le mariage.

- Oh là, pas si vite papa. Il n'est pas question de mariage et si tu veux savoir, je suis vierge et je compte le rester jusqu'au mariage. Nous nous contentons de nous voir devant un verre et de danser le soir.

- Excuses moi, je ne voulais pas te manquer de respect. Je ne veux que ton bonheur mais je dois aussi te protéger.

- Si je te parle de lui, c'est qu'il m'a dit quelque chose. Il m'a révélé que son père travaillait pour le troisième Reich.

- Tu sais, il y a beaucoup d'anciens Nazis en Argentine. Souhaitons que leurs enfants ne les suivent pas dans cette erreur.

- Non, Klaus est un ange. Il est loin de l'image du SS. Par contre il m'a dit que le vrai nom de son père est Eichmann. Tu connais ce nom ?

Lothar Hermann commença à trembler. Il se leva de sa chaise avant de tomber à genou et de se mettre à pleurer.

- Papa, qu'est-ce que tu as ? Maman, viens vite, papa a un malaise.

La mère arriva, prit son mari dans les bras et l'aida à s'asseoir. Infirmière, elle lui prit le pouls et lui amena un verre d'eau.

- Ce n'est rien ma chérie, ton père fait une crise d'angoisse. Il en a déjà eu, mais cela faisait plusieurs années que cela ne lui était plus arrivé. Que s'est-il passé ? Vous vous êtes disputés ?

- Non, on parlait tranquillement quand je lui ai parlé d'un homme qui s'appelle Eichmann.

- Adolf Eichmann ?

- Je ne sais pas, mon ami Klaus ne m'a pas donné le prénom.

- Tu sais ton père ne t'a jamais parlé de sa vie en Allemagne, mais il est temps que tu apprennes certaines choses sur les SS.

- Laisse ma chérie je vais le lui dire. En 1933, j'ai été emprisonné à Dachau.

- Dachau ? Le camp de concentration ?

- Oui ma chérie.

- Pourquoi, tu n'es pas juif ?

- Non, j'étais communiste ? J'étais jeune et bête et comme tous les jeunes un peu rebelle. Je croyais aux belles histoires que l'on me racontait sur l'internationale des travailleurs, le paradis prolétarien qu'était l'URSS. On ne savait pas que Staline était un monstre peut-être pire qu'Hitler. A Dachau j'ai été torturé, j'ai connu la faim, la soif et le froid. J'ai

bien cru mourir de nombreuses fois. Crois-moi, j'avais honte d'être allemand. Regarde ce numéro sur mon bras. Ils m'ont tatoué. C'était leur façon d'effacer notre nature humaine. Pour eux nous n'étions rien que des sous-hommes. J'ai vu l'arrivée des premiers juifs, tziganes et homosexuels. Ce que j'ai subi n'était rien par rapport à ce qu'ils leur faisaient.

- Je suis désolé mon papa, pourquoi ne m'en as-tu jamais parlé ?

- Quand j'ai connu ta mère j'ai recommencé à être un homme, mais quand tu es née, tu m'as rendu ma joie de vivre. Il n'y avait plus de place pour la grisaille. Ta lumière l'avait remplacé.

- Quel est le rapport avec cet Eichmann ?

- Adolf Eichmann est l'instigateur de la solution finale. Cette expression te dit quelque chose ?

- Oui, bien sûr. Mais alors, le père de Klaus est un monstre. Je ne veux plus le voir.

- Attends, nous n'avons pas la preuve que c'est lui. Il faudrait que tu fasses parler son père.

- Ça ne va pas non ? Tu ne vas pas faire courir de risques à ta fille ; hurla la mère.

- Ne t'inquiètes pas je ne serais pas loin. Tu vas aller toquer à sa porte et quand il va t'ouvrir tu lui diras simplement : bonjour monsieur Eichmann. On verra bien comment

il va réagir. Tu crois que tu es capable de faire ça ?

- Pas de problème. Mais après ça je ne veux plus voir Klaus.

- Je ne pense pas qu'il souhaitera te voir lui non plus. De toute façon tu pars à l'université aux Etats-Unis. Tu seras en sécurité là-bas.

Le lendemain, Sylvia fit comme le lui avait dit son père. Tandis qu'il l'attendait dans la voiture, elle alla frapper à la porte de Clémentine.

- Bonsoir, monsieur Eichmann, Klaus est là ?

- Comment tu m'as appelé ?

- C'est Klaus qui m'a dit que votre vrai nom est Eichmann. Il a mentit ?

- Non, mais il n'aurait jamais dû te le dire. Je crois qu'il ne va pas sortir ce soir. Rentre chez toi, et pas la peine de raconter à tout le monde ce que Klaus t'as dit. Tu l'aimes bien je crois ?

- Bonne soirée monsieur.

Elle retourna à la voiture. Son père cacha le révolver qu'il tenait nerveusement dans sa main.

- Il n'a pas démenti. Il était très nerveux. Quel salopard.

- Ne dit pas de gros mots.

La semaine précédente, Lothar Hermann avait lu un reportage sur un procureur allemand qui avait condamné des criminels Nazis dans son pays. Il disait être menacé car de nombreux juges étaient membres du NSDAP pendant la guerre. Lothar téléphona donc au tribunal de la Hesse.

- Bonjour madame, je souhaiterais parler au procureur Fritz Bauer.

- Je vous le passe.

- Bauer.

- Monsieur le procureur, je m'appelle Lothar Hermann et je vous téléphone d'Argentine.

- Qu'est-ce qui est si important monsieur Hermann pour que vous m'appeliez de si loin.

- Je sais où habite Adolf Eichmann.

- Eichmann, le père de la solution finale ?

- Lui-même monsieur le procureur.

- Comment en êtes-vous si sûr ?

Hermann lui raconta l'histoire dans les détails.

- Dites-moi pourquoi je vous croirais et que vous n'êtes pas juste quelqu'un qui cherche à faire parler de lui.

- 260862

- 260862 c'est quoi ?

- C'est le numéro que j'ai sur le bras et que ces salops m'ont tatoué à Auschwitz.

- Je vous crois monsieur Hermann. Donnez-moi vos coordonnées je vous recontacterais. Pouvez-vous maintenir une surveillance discrète ?

- Je ne le lâche pas.

Le procureur Fritz Bauer quitta sa maison le lendemain matin. Il était sous surveillance policière car il avait reçu des menaces de mort. Mais la police aussi était gangrenée par les anciens Nazis. Aussi réussit-il à semer la voiture qui le suivait et se rendit à l'aéroport de Francfort pour se rendre à Paris. De

là, il prit le premier vol en direction de Tel-Aviv. Il avait au préalable envoyé un télégramme à Isser Harel directeur du Mossad avec lequel il avait des rapports.

Sur place il fut récupéré par une voiture banalisée et emmené au QG des services secrets Israéliens.

- Chalom Fritz, comment s'est passé ce voyage ?

- Chamon Isser, très bien. Si vous permettez, je voudrais que nous parlions rapidement. Je repars dès ce soir. Il ne faut pas que mon absence soit remarquée en Allemagne.

- C'est quand même triste qu'un homme comme vous soit haï dans un pays qui devrait l'aduler. Je vous écoute.

- Je sais où se cache Eichmann. Il raconta dans le détail les éléments qu'il avait en sa possession et notamment les coordonnées de Lothar Hermann.

- Vous avez bien fait de venir me voir, mon ami. Je m'en occupe. Ne prenez plus contact avec l'Argentine. Rien ne doit vous relier avec ce qui va se passer.

Isser Harel alla trouver Ben Gourion aussitôt. Ce dernier voulant redonner de la fierté au peuple juif par rapport au sort que les Nazi leur avait fait subir, ordonna l'enlèvement d'Eichmann. Harel envoya Zvi Aharoni en Argentine. Celui-ci prit contact avec Hermann et mit sur pied un plan. En 1960, le plan fut approuvé.

Pour le 150^{eme} anniversaire de l'indépendance argentine, une délégation Israélienne atterrit sur une base aérienne à bord d'un avion d'El Al. Isser Harel en personne débarqua pour diriger l'équipe de récupération d'Eichmann. Ils louèrent une villa dans la banlieue de Buenos Aires et commencèrent à repérer les habitudes de l'ancien Nazi.

Le 11 mai Eichmann sortit de chez lui comme tous les jours pour aller boire un café avec ses amis. Isser Harel passa devant lui pour confirmer l'identité de la cible. Au signal convenu, une camionnette utilitaire stoppa à son niveau et deux hommes sortirent. Ils mirent une cagoule sur la tête du Nazi et le poussèrent dans le véhicule. En moins de trente secondes, sans que personne ne remarque quoi que ce soit, ils embarquaient Eichmann.

Ils le séquestrèrent dans la cave de leur planque.

- Qu'est-ce que vous voulez ? Je suis un citoyen argentin, vous n'avez pas le droit de me garder.

- Nous savons qui vous êtes Obersturmbannführer Eichmann.

- Je m'appelle Ricardo Clément, je ne sais pas qui est cet Eichmann.

- Adolf Eichmann, instigateur de la solution finale. L'homme le plus recherché de la terre.

- Vous vous trompez, je m'appelle Ricardo Clément. Je suis né en Argentine en 1905. Si vous me menez chez moi, je vous montrerez mes papiers.

- Des papiers que la croix rouge Italienne vous a donnés après qu'un prêtre de Vipiteno vous a rebaptisé. Nous sommes au courant de tout. Pas la peine de nous mentir.

- Je m'appelle Ricardo Clément, je suis citoyen argentin.

Isser Harel prit la parole.

- Je suis le directeur du Mossad. Vous savez ce qu'est le Mossad ?

Eichmann commença à avoir peur. Les américains ou les allemands n'auraient pas osé le torturer, mais les israéliens ?

- Je vais vous donner deux minutes pour réfléchir. J'ai ici un papier qui dit que vous êtes l'Obersturmbannführer Adolf Eichmann et que vous êtes d'accord pour être jugé

pour crimes de guerre en Israël. Vous allez le signer.

- Je ne signerais rien du tout.

- Vous savez ce que l'on dit sur la mort de votre Führer ? Son corps a été calciné. Ils ont balancé quatre cent litres d'essence sur lui. Désolé, nous n'avons qu'un jerrican. Si vous ne signez pas je vais vider ce jerrican sur vous et mettre le feu. Vous allez mourir comme votre Führer. Comment ? Qu'est-ce que vous dites ? Hitler était déjà mort quand on l'a cramé. Les juifs dans les fours crématoires étaient déjà morts aussi. Mais vous, vous avez de la chance, vous allez cramer vivant.

Chimon, va me chercher le jerrican dans le van.

Il n'y avait pas de jerrican dans le van, mais Eichmann ne le savait pas. Chimon se leva et sortit.

- D'accord, d'accord, je vais signer votre papier.

Il signa la déclaration.

- Il faut qu'on y aille directeur. Notre avion décolle ce soir.

- Ok, on se change. Adolf, on va vous déguiser en juif. Drôle non ?

Ils revêtirent des uniformes d'El Al et firent une pique à Eichmann pour qu'il se tienne tranquille au moment où ils franchiraient la barrière de la base aérienne argentine.

Le garde vérifia leurs papiers. Bien entendu ceux de Eichmann était en règle. Il était mécanicien de bord.

- Qu'est-ce qu'il a votre collègue, il n'est pas bien ?

- Nous les juifs, nous ne buvons pas d'alcool. Il s'est fait avoir par une prostituée qui l'a saoulé pour lui voler son argent. Il est saoul ce con.

Ils rirent et passèrent le contrôle. Eichmann atterrit en Israël le lendemain.

En 1958, le Parti National prit le pouvoir en Uruguay. Pour mettre fin à trente années d'économie protectionniste, le conseil de gouvernement se rapprocha des Etats-Unis.

En échange d'une coopération économique, ils mirent fin à la production d'eau lourde à la centrale de Nueva Helvetia. La CIA supervisa la destruction des installations mises en place par les allemands.

Quand il apprit la capture d'Eichmann, Bormann s'enfuit au Paraguay. Il abandonna son épouse et sa fille. A Asunción il se mit au service d'Alfredo Stroessner le dictateur d'origine allemande. Il fut rejoint par Mengele qui avait fui l'Uruguay.

Entre Misiones en Argentine et Asunción la capitale du Paraguay il y avait à Salto Suizo un ancien consulat allemand. En 1960 ce consulat arborait toujours le drapeau à croix gammée et conservait ses prérogatives concernant l'assistance des populations allemandes de la région. Non loin, à Colonia

Independentia ils avaient installé une caserne SS dont les soldats avaient pour mission de protéger les dignitaires Nazis. Ceux-ci résidaient dans une villa qui, encore une fois avait été construite par le même architecte que celle de Misiones.

Cette année-là, Roberto Hugo jeune électricien de dix-sept ans fut appelé pour résoudre un problème dans la résidence. Alors qu'il changeait les plombs il vit un homme moustachu portant la tenue typique bavaroise. Il prit peur et raconta la rencontre à son père. Celui-ci sortit un vieux journal datant de 1945, annonçant la mort d'Hitler.

- C'est lui, c'est lui s'écria-t-il.

Bormann ayant perdu toute chance de fabriquer une bombe atomique pour se

venger des USA tentât de mettre au point un assaut sur le détroit de Panama.

Au Chili, Walter Rauff, bâtit une petite armée équivalente dans un lieu nommé Colonia D'Ignidad. Rauff était présumé responsable de près de cent mille morts pendant la guerre, de la fourniture en équipements et munitions des Einsatzgruppen, du développement des Gaswagen, les chambres à gaz mobiles et de la persécution de communistes, de Roms et des Juifs physiquement ou mentalement malades. Lui aussi avait fui l'Allemagne via Altausee et Vipiteno. Il partit vers la Syrie où il prit part aux guerres israélo-arabes avant de rejoindre l'Argentine via Misiones.

Sous couvert d'une secte apocalyptique, il avait fait construire un immense complexe par les membres de la secte réduits à l'esclavage. Ce complexe comprenait des moyens de communication qui couvraient toute l'Amérique du sud et un camp d'entraînement. De nombreux chimistes issus d'IG Farben y travaillaient à la fabrication de gaz Sarin. Si les Nazis ne pouvaient envoyer sur les USA une bombe atomique, ils n'avaient pas renoncé à les attaquer avec des armes de destruction massive.

Parallèlement, il travailla auprès du dictateur Pinochet pour la mise en place de la DINA, la police politique chilienne et conseilla le gouvernement pour la mise en place de camps de concentration et de torture, destinés aux opposants politiques.

Bormann mourut d'un cancer du poumon en 1959. Il fut enterré dans le cimetière d'Ita dans la banlieue d'Asunción. L'antenne de la CIA à Berlin reçut un étrange message ce jour-là. Aussitôt James Wilson chef de l'antenne de la CIA à Berlin téléphona au directeur du Bundesnachrichtendienst le service de renseignement extérieur du gouvernement fédéral allemand.

- Directeur Reinhard Gehlen ici James Wilson.

- Bonjour James, que me veut l'agence. Avons-nous un espion soviétique planqué dans un tiroir ?

- Mieux que cela, directeur. Un chef d'état dans un cimetière.

- Quel chef d'état ? Vous m'inquiétez.

- Le chef du troisième Reich.

- Ne me dites pas que vous avez retrouvé Hitler.

- Ni Hitler, ni Goebbels, mais Bormann.

- Bormann, ce chien galeux. Je croyais qu'il était mort à Berlin en 1945.

- Non, monsieur le directeur. Il a vécu agréablement en Argentine, Chili et Paraguay. Ho, il a essayé d'envoyer une bombe atomique sur New-York.

- Rien que cela ? Comment savez-vous tout cela et pourquoi ne pas l'avoir arrêté ?

- Nous préférons l'avoir à l'œil pour scier la branche sur laquelle il s'asseyait. Si nous l'avions arrêté, un autre aurait pris sa succession. Eichmann ou Mengele par exemple.

- Eichmann, vous l'avez laissé aux israéliens et par là même, vous nous avez fait passer pour des clowns.

- Pour nous faire pardonner, nous vous offrons la dépouille de Bormann. Vous pourrez en faire ce qu'il vous plait.

- Où est-il ?

- Cimetière d'Ita à Asunción. Vous souhaitez que l'on vous l'emballe ?

- Ne soyez pas insolant, nous pouvons encore faire une opération secrète.

- Comme vous voulez.

- Et Mengele, où est-il ?

- Nous ne le savons pas, sinon Ben Gourion l'aurait déjà pendu.

- C'est toujours agréable de traiter avec un allié.

Un an plus tard, en pleine nuit, un groupe d'allemands creusaient dans le cimetière d'Ita. Au bout d'une demi-heure, ils trouvèrent un corps.

- Schiesse, ils ne l'ont même pas mis dans un cercueil.

- Au moins, la décomposition a été accélérée et il ne put pas.

- Ouais, il reste quand même de la lipocire.

- On se dépêche, sortez-moi les os et n'oubliez rien.

Un médecin légiste était venu avec le groupe d'opérations spéciales du BND pour reconnaître la dépouille et dans le positif, être sûr qu'ils n'oublieraient pas un morceau. Celui-ci avait emmené les radios dentaires de Bormann qui avaient été récupérées en 1945 par l'armée américaine.

Le médecin brossa le crâne du cadavre qu'ils venaient de déterrer et expertisa les dents.

- Je suis formel, c'est bien Bormann.

- Ok, on l'emballe et on dégage.

S'ils étaient arrivés par une ligne régulière via New-York, ils ne pouvaient pas repartir de la même façon avec un cadavre en soute. Aussi quand ils dépassèrent l'aéroport, ils continuèrent la Ruta Transchaco, traversèrent le Rio Paraguay et prirent plein Est en direction de l'Argentine. Ils passèrent la frontière à Clorinda où la douane accepta un généreux pot de vin. Grâce à la CIA, un avion de l'aéronavale argentine les achemina jusqu'à Buenos Aires où le corps de Bormann transitât jusqu'à Bonn par valise diplomatique. Le voyage de Bormann s'acheva à Berlin à l'endroit même où il avait été déclaré mort en 1945.

Le lendemain, le Berliner Zeitung titrait que la dépouille de Martin Bormann, criminel

Nazi et héritier d'Hitler avait été retrouvé lors de fouilles entreprises à cette fin.

En 1970 le général en retraite Kamarov reçu une lettre du président du KGB Youri Andropov. A quatre-vingt-dix ans et après la carrière qu'il eut, il ne trembla pas à la vue du cachet de KGB. Du temps de Staline, il aurait réfléchi à deux fois avant de l'ouvrir. Mais Andropov n'était pas Staline et si sa mémoire ne lui faisait pas défaut, il avait traité avec lui quand il n'était que colonel.

Sa théière siffla. Il se versa une tasse d'eau chaude, y plongea une boule à thé et deux morceaux de sucre. Il tourna la cuillère

dans sa tasse en examinant la lettre. Il avala un gorgée, récupéra sa baïonnette de Mosin Nagan et s'en servit pour décacheter la lettre.

« Camarade général, il y a vingt-cinq ans, vous avez enterré quatre corps dans la forêt de Rathenow en Allemagne. Huit mois plus tard vous les avez déplacés dans une caserne du KGB à mon ordre si vous en souvenez. Ces missions étaient couvertes du plus grand secret de l'immédiat après-guerre. Ce secret fut une arme que le camarade Staline utilisa pour duper nos ennemis de l'ouest. De plus ces dépouilles ne devaient absolument pas servir à l'idolâtrie nationale-socialiste. Votre mission contribua à réduire à néant cette perversion.

En ce jour, je voulais personnellement que vous sachiez que les corps ont été

définitivement incinérés avec des méthodes modernes ne permettant pas l'identification et les cendres dispersées dans un marais fé-tide. Vous conviendrez que cette dernière demeure ne pouvait mieux être choisie.

Permettez-moi camarade de vous assurer de la reconnaissance du peuple de l'Union Soviétique et de la mienne.

Youri Andropov. »